

**PAGES**

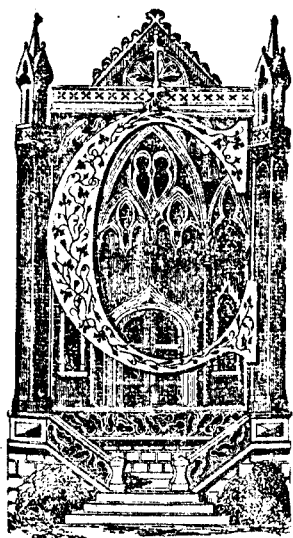
**MANQUANTES**

# ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

## REVUE CANADIENNE.

### L'ANGE DE REDEMPTION.



ÉTAIT en Middlesex, vers le déclin d'une belle journée d'août; d'autant plus belle que sous le ciel humide et vaporeux de l'Angleterre, la chaleur, qui n'a jamais trop de force ni trop de durée, échauffe seulement et ranime, sans les brûler ni les ternir, une verdure toujours verte, une campagne toujours fraîche. Le soleil disparaissait derrière les grands arbres de la forêt qui bornait l'horizon, et noyait leurs cimes séculaires dans des flots d'or et de pourpre. Son globe de feu descendait avec majesté au milieu de la route qui plongeait à perte de vue dans les massifs ombrés: on eût dit le vaste cratère d'un volcan embrasé projetant sur la plaine les jets rayonnants d'une lumière diamantée. Ils diapraient de mille couleurs les vertes pelouses, les chaumes jaunissants, le sable du chemin, puis venaient se jouer au pied de la colline en mille reflets capricieux de jour et d'ombre, sous les berceaux et sur les murs de la ferme isolée, dont les humbles vitraux étincelaient alors comme autant de magiques miroirs.

Auprès de la grande porte une calèche poudreuse, dételée, mais chargée encore de valises, et contre laquelle s'appuyaient un postillon et deux laquais en livrée, annonçait que la ferme venait de recevoir des hôtes opulents. Et l'on s'en apercevait mieux encore en avançant. Tout était en émoi dans la cour et la basse-cour: les chiens d'attache sortaient hors de leur niche, le nez au vent, les oreilles dressées; les canards se refugiaient en clapotant dans la marre, les poules effarées voletaient çà et là comme pour laisser le passage libre; les valets et les servantes allaient et venaient avec empressement; dans la grande salle du rez-de-chaussée, le fermier, robuste campagnard, à la veste ronde et aux grandes guêtres, était debout, son bonnet à la main, et accompa-

x2

gnait d'une courbette aussi gracieuse que le permettaient ses massives épaules, chaque phrase qu'il adressait à ses nobles visiteurs.

C'étaient un vieillard et une jeune femme, le père et la fille, ainsi qu'il était facile de le deviner au premier coup d'œil. Mais ni l'un ni l'autre ne voyaient ni n'écoutaient le fermier. Toute leur attention était pour la fermière, qui leur présentait un charmant enfant, d'un an à peine, petite fille blonde, blanche, fraîche et rose, au milieu des mousselines et des dentelles dont elle était enveloppée, avec son collier d'ambre et d'or au cou. La jeune lady l'avait déjà prise sur ses genoux, et la caressait, la berçait, l'embrassait avec cette effusion de tendresse qui n'appartient qu'à une mère.

Cependant elle était bien jeune encore, même pour un si jeune enfant. On eût pu lui donner que seize à dix-sept ans à peine. Son front, encadré dans un bandeau brillant de cheveux noirs, le contour gracieux de son visage, sa bouche souriante et fraîche, avaient une pureté virginale et le charme suave de l'adolescence. Mais ce teint si blanc était pâle, ces yeux si brillants étaient voilés d'une mélancolique langueur; sa taille, souple et fine, semblait si délicate et si frêle qu'on éprouvait en la voyant ce sentiment tendre et craintif qu'inspire une fleur précieuse, à peine entr'ouverte, qu'on craint de voir s'effeuiller sous le vent.

Elle était en ce moment tout occupée de sa fille.

—Vois, Olivia, lui dit son père, combien ta petite Lily est devenue grande et forte, depuis qu'elle est ici! Comme elle est blanche, grasse et rose! Tu ne te repentiras pas, j'espère, d'avoir enfin cédé aux conseils de ce bon docteur Simpson, qui nous répétait que l'air des champs lui était indispensable; que la mère et la fille ne se rétabliraient jamais que si la petite fille partait pour la campagne. Toujours malade à Londres... et vois, ici, quelle santé!

—Dame, c'est qu'elle est bien soignée, aussi! Interrompit la fermière.

—C'est vrai, ma-bonne Madeleine, et nous vous en savons gré. Vous pouvez compter sur notre reconnaissance.

Olivia ne dit rien, mais adressa à la fermière un regard que celle-ci comprit encore mieux.

—Oh ! je l'aime comme mon enfant ! reprit-elle ; moi... je n'ai pas le bonheur d'en avoir... .

Olivia embrassa sa fille.

—Et ce n'est pas pour dire, continua Madeleine ; je m'en console avec ma petite Lily... . Pardon, madame, mais vous me le permettez, n'est-ce pas ?

Sans doute !

—Vrai, interrompit le fermier, nous ne vous la fardons pas, bien sûr ! Elle est toujours telle que vous la voyez là, avec ses gazes et ses dentelles... . Dame ! il faut bien montrer que c'est une petite lady. Parbleu, toute la maison n'est qu'en blanchissage du matin au soir à cause de cela.

—Père ! dit Olivia en se retournant vers le vieillard, regarde, comme elle rit ! Oh, si Alfred pouvait la voir ainsi !

—Il la verra à son retour. Il retrouvera sa femme et sa fille brillantes de santé... . lui, qui était si inquiet de les laisser souffrantes toutes deux !

Pendant ces discours et ces caresses maternelles, le fermier commença peut-être à comprendre qu'il était inutile. Il recula de quelques pas, et regarda machinalement par la fenêtre.

—Je vais voir si les chevaux ont ce qu'il faut, dit-il enfin ; puis il sortit.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était dehors lorsqu'il se fit du bruit dans la cour. Les chiens aboyèrent. Presque aussitôt la porte de la salle s'ouvrit, et un homme parut sur le seuil.

La fermière qui, en ce moment, était appuyée sur le dossier du fauteuil d'Olivia, se releva au bruit et tressaillit avec un mouvement de surprise mêlée d'effroi :

—Ned Norton ! dit-elle.

Celui qu'elle appelait Ned Norton était un jeune homme d'une haute stature, dont la taille svelte et bien prise, couverte d'un mauvais sarrau de toile serré par les reins par une large ceinture, annonçait la force et la souplesse. Les traits de son visage, réguliers et beaux, avaient une expression singulière d'audace, d'insouciance et d'ironie. Une forêt de cheveux blonds, dorés par la pluie et le soleil, et rejetés en arrière, flottait en désordre sur son front et sur son cou hâlés par le vent, le soleil, le froid et la poussière. Ses yeux d'un bleu ardent, hardis et mobiles, semblaient lancer des éclairs. De larges guêtres de cuir, un havresac sur l'épaule, un bâton noueux à la main, un fusil en bandoulière, complétaient son costume et sa physionomie, peu faite pour inspirer une grande confiance au paisible voyageur qui l'eut rencontré le soir au coin d'un bois.

Les nobles visiteurs le regardèrent en effet avec étonnement.

—Bonjour, Meg, dit Norton s'avançant hardiment sans saluer. Où est ton mari ?

—Il est à l'écurie, monsieur Norton ! répondit Madeleine d'une voix peu assurée ; mais... .

—Mais, il serait sans doute peu satisfait de me voir, n'est-ce pas ? interrompit Norton avec ironie. C'est précisément pour cela que je viens.

—Mais... il est peut-être sorti.

—Ah !... Eh bien, j'attendrai.

—Je vous en prie, Ned ! dit la fermière d'un ton suppliant ; vous savez ce que Tom vous a dit la dernière fois. Pourquoi venir chercher une querelle inutile ? Je vous en prie ne l'attendez

pas. Que voulez-vous ? dites-le-moi. Si je puis vous le donner, je vous le donnerai.

—Oui, je sais que tu es une bonne fille, Meg ; mais tu ne peux seule me donner ce que je viens chercher. Je veux parler à ton mari. Il y a trop longtemps que je suis sans argent, sans abri. Il faut que cela finisse.

—Sans argent, sans abri ? à qui la faute ? repartit Madeleine avec amertume. Pourquoi ne travaillez-vous pas, Ned ? vous qui seriez, si vous le vouliez, le meilleur ouvrier du pays... .

—Ouvrier ! moi ! Tu n'y penses pas, ma bonne ! interrompit Ned avec un ton de fierté, un air de dédain aristocratique qui contrastaient singulièrement avec ses habits, mais qui s'accordaient avec la noble régularité de ses traits. Travailler, tu te moques... . Ne suis-je pas gentilhomme ?

La fermière haussa les épaules.

—Ceux qui vous ont appris que vous l'étiez vous ont rendu un bien grand service ! Voyez ce qu'ils ont fait de vous ! Ne vaudrait-il pas mieux cent fois être un bon ouvrier, rangé, laborieux, qu'un... .

Elle s'arrêta.

—Qu'un vaurien, qu'un bandit, n'est-ce pas ? interrompit Ned avec une sourde irritation. Allez, je sais bien ce que vous pensez de moi quand j'y suis, et ce que vous dites quand je n'y suis pas ? Mais patience, patience ! tout sera payé à la fois. Tas de paysans, qui devriez me servir, n'est-ce pas vous qui êtes des brigands, des voleurs, puisque vous êtes chez moi ? tandis que je couche sur la pierre au bord du chemin !

—Chez vous ! chez vous ! répliqua vivement la fermière ; et depuis quand, s'il vous plaît ? Cette ferme n'est-elle pas à nous ? Ne l'avons-nous pas achetée, payée ?... .

—Et à qui ? est-ce à moi ? brigands que vous êtes ! Ai-je consenti à vous la vendre ? Ne m'a-t-elle pas été volée ?

—Est-ce notre faute à nous, Ned ? reprit Madeleine plus doucement. D'autres ne l'auraient-ils pas achetée à notre place ? Est-ce notre faute, si... .

—Oh, je sais bien ! Toujours la même raison ! Ils ont fusillé mon père, confisqué ses biens, dépouillé l'orphelin innocent... . Et ils appellent cela de la justice ! Mais patience ! l'enfant orphelin a grandi ; il sait ce qu'il est, ce qui lui appartient... . Il a un fusil et s'aura s'en servir !

Un feu sauvage brillait dans les yeux d'aigle de Ned en prononçant ces sinistres paroles, et il frappa sur la crosse de son fusil avec un mouvement convulsif.

Jusqu'à ce moment Olivia et son père avaient été spectateurs étonnés et silencieux de cette étrange discussion. Le vieillard se leva :

—Vous ne réfléchissez pas à ce que vous dites, jeune homme, lui dit-il d'un ton sévère. Ce seul mot peut vous perdre. Que venez-vous chercher ici ?

Norton, un peu surpris, jeta un regard sur la belle figure et sur les cheveux blancs du vieillard. Il resta un moment indécis. Puis, comme s'il eût été poussé par une fausse honte, il releva la tête avec arrogance.

—De quoi vous mêlez-vous ? répliqua-t-il brusquement.

—De ce qui me regarde, repartit le vieillard avec sang-froid. Vous êtes entré ici, brutalement, avec toutes les manières d'un bandit de grand chemin ; vous insultez, vous menacez une femme, chez elle, devant moi. Je vous demande ce que vous voulez... . parce que, si vous ne répondez pas convenablement, je vous fais mettre dehors par mes gens... . et si vous avez le malheur de

résister, je vais trouver le shériff, et je vous fais arrêter. Vous passerez aux assises de la prochaine session... Cela vous convient-il ?

Norton parut un moment dominé par le calme et l'air imposant du vieillard. Il recula de deux pas. Puis, la colère lui revint. Il rongit et pâlit successivement, ses yeux étincelèrent, et tous ses traits se crispèrent avec une effrayante énergie.

— Ah ! c'est ainsi !... Toujours le même mot à la bouche : bandit ! Toujours la même raison à donner : le shériff ! les assises, Tyburn !... Raison du plus fort ! Eh bien, soit ! On le veut ? Qu'importe ! Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien en passer par là...

L'expression du jeune homme était tellement effrayante qu'Olivia en fut terrifiée :

— Mon père, s'écria-t-elle en se levant ; et serrant sa fille contre son sein, elle prit le bras du vieillard.

Ce cri fit retourner Norton. Il n'avait pas encore vu la jeune femme : ce fut pour lui comme une apparition subite. Il resta interdit à la contempler. Ses regards, tout à l'heure si farouches, s'adoucirent tout à coup. Pleins d'une muette admiration, ils restaient fixés sur elle sans pouvoir s'en détacher. Enfin, il s'inclina gauchement :

— Je vous demande pardon, mademoiselle... madame, dit-il, d'une voix embarrassée : je vous ai fait peur... J'en suis fâché. Mais aussi, j'avais été injurié, menacé... et je suis vif. Excusez-moi.

— Je ne vous en veux pas, monsieur, répondit Olivia, s'apercevant de l'impression qu'elle produisait, et se hâtant d'en profiter. Seulement, continua-t-elle avec un sourire et un regard qui achevèrent la défaite de ce pauvre Ned, je vous prierai de ne pas recommencer !

Ned Norton s'inclina de nouveau, sans pouvoir prononcer une parole. Il restait debout, embarrassé, regardant Olivia, ne sachant s'il devait rester et ne pouvant se décider à partir. Olivia vit son incertitude, et continuant de sourire :

— J'étais occupée de ma fille avec cette bonne Meg, monsieur Norton ; je vous serais fort obligée si vous nous laissiez continuer ; et puisque vous êtes gentleman, je ne crois pas nécessaire de vous en prier.

Ned rougit comme une jeune fille à ce mot de gentleman prononcé par cette douce voix, et à cette prière inattendue. Il salua et sortit à reculons, pour ne pas perdre la jeune femme de vue ; mais à peine eut-il fermé la porte, qu'il s'élança hors de la cour, la tête baissée, comme un cheval échappé.

Meg était restée interdite et palpitante.

— Ah ! madame, ah ! madame ! dit-elle enfin en prenant la main d'Olivia, quel service vous m'avez rendu ! Quelle puissance vous avez ! Mais aussi, qui pourrait résister à ce regard, à cette voix de fée...

— Qu'est-ce donc que cet homme ? demanda le vieillard.

Ah, monsieur ! c'est une bien triste histoire, et qui nous donne bien des inquiétudes. Son père, M. Norton, était chevalier baronnet, et puissant dans le pays. Cette ferme-ci lui appartenait et bien d'autres terres encore. Mais il s'est mêlé dans les derniers troubles, a été pris, jugé et mis à mort. Tous ses biens ont été confisqués et vendus au profit de l'Etat. Son fils Edouard, que nous appelons Ned, étant resté orphelin dès son bas âge, et, sans ressources, avait été mis en apprentissage, et déjà tout jeune il était devenu l'un des meilleurs ouvriers tourneurs ciseleurs du pays. C'est alors que je l'ai connu.

La bonne Madeleine ne put s'empêcher de rougir un peu, et de s'arrêter un instant à cet endroit de son histoire.

— Il était bien plus jeune que moi, reprit-elle, et quoique bon ouvrier, il gagnait peu. Quand je me suis mariée à Tom Craig, le père de Tom, qui était riche, lui a donné pour dot cette ferme-ci qu'il a payée fort cher. Dès ce moment, la conduite de Ned s'est dérangée. Il a su qu'il était le fils d'un gentilhomme baronnet, et il a dit qu'il n'était pas fait pour travailler comme un manœuvre : il a fait toutes sortes de mauvaises connaissances, a braconné dans les bois... et on dit même qu'il a volé ! Moi, je n'en crois rien. Ned a de l'honneur au fond. C'est maintenant un mauvais sujet un vaurien, si l'on veut ; mais je suis sûre que ce n'est pas un voleur.

— Je ne le crois pas non plus, dit Olivia.

— Mais je crains que cela ne finisse bien mal, continua Madeleine avec un soupir. Je ne sais réellement pas de quoi il vit. Il a été déjà poursuivi je ne sais combien de fois pour braconnage ; mais on n'ose le prendre, car il est la terreur du canton. C'est un homme si fort et si brave ! Tom, mon mari, est le seul qui n'ait pas peur de lui, ajouta la fermière avec un certain orgueil. Aussi, je tremble quand ils se rencontrent. Car ils se détestent tous deux... à cause de la ferme !

— Et peut-être à cause d'autre chose ? demanda Olivia en souriant avec un regard pénétrant sur Madeleine qui baissa la tête sans répondre. Est-ce que Tom Craig est jaloux ?

— Oh, madame ! certainement non ! répliqua vivement Madeleine. Mais, ce pauvre Ned !... Enfin ! je voudrais bien souvent faire quelque chose pour lui ; mais je n'ose pas. Il y a tant de mauvaises langues dans le pays !... En sorte que Ned est furieux, et se répand en menaces contre Tom... Ah, je crains que cela finisse bien mal !

Madeline se tut : des larmes roulaient dans ses yeux et l'on reprit de la petite Lily.

— Voyons, chère petite, dit le vieillard à Olivia ; voici la nuit. Nous avons à peine le temps de nous rendre chez le cousin Crawford. Il faut laisser notre Lily à sa bonne Madeleine... et nous reviendrons demain.

Après quelques instants encore, la chaise de poste fut attelée. Les deux fermiers reconduisirent leurs hôtes jusque sur le chemin. Olivia, déjà assise sur les coussins, donna un dernier baiser à sa fille, la remit en soupirant à Madeleine, et la voiture disparut dans un tourbillon de poussière.

Ned Norton, en sortant de la ferme, avait pris la route du bois. La nuit tombait lorsqu'il y parvint. Il allait franchir la lisière, lorsqu'il rencontra un grand homme, maigre, sec, déjà grisonnant, enveloppé dans une longue redingote usée sur les coutures, et coiffé d'un mauvais chapeau qui, incliné sur son front, laissait à peine voir son regard perçant et fauve.

— Bonjour Ned, dit cet individu à Norton qui passait devant lui sans s'arrêter.

— Bonjour, Turnship, répondit Ned continuant de marcher de son même pas.

Turnship se mit à ses côtés.

— D'où viens-tu ? Où vas-tu ? lui demanda-t-il ; tu as l'air morose.

— Je viens de la ferme de Craig... ou plutôt, de la mienne, répondit Ned d'un ton ironique et brusque. Je vais à l'affût.

— Belle ressource ! dit en ricanant Turnship ; sur quel gibier comptes-tu ?

—Sur celui que le diable m'enverra ! répliqua Ned du même ton.

—Je pense qu'il doit m'en envoyer un plus gras que le tien... plus facile à prendre et meilleur à plumer.

—Ah !... et lequel ?

—Une chaise de poste à dévaliser. Je t'en offre la moitié, si tu veux être de la partie.

—Merci. C'est une partie qui ne me convient pas.

—Eh ! eh ! tu fais bien le dégoûté ! Que mangeras-tu demain ?

—Probablement ce que j'ai mangé aujourd'hui, répartit Ned avec un sourire amer.

—Viande creuse ! s'écria Turnship avec un éclat de rire. Je te promets pour demain une ribotte soignée, si tu veux.

—Ah ! ah !... nous verrons.

—C'est à voir tout de suite, répliqua froidement Turnship. Réponds, oui ou non... et ne fais pas comme l'autre fois.

—Je ferai comme l'autre fois, répondit Ned avec le même calme ironique. Si le diable m'envoie ce soir un chevreuil au bout de mon fusil, je t'envoie promener pour la peine. Sinon... Eh bien ! nous causerons. Par conséquent, c'est partie remise à demain matin.

—Que le vieux Nick te torde le cou ! Crois-tu que je sois un blanc-bec pour souffrir qu'on me berne, et qu'on me tienne ainsi le pied dans l'eau ? Je suis donc ton pis aller ?

—Sans doute ! répliqua Ned avec une ironie amère. Où trouverais-je pis ?

—Voilà de l'esprit bien placé ! dit Turnship haussant les épaules. Allons, je vois qu'il faut suivre les caprices de M. le baronnet. Où te trouverai-je demain matin ?

—Au carrefour des Red-Dogs, comme d'habitude.

—Bien ; au revoir !

Ned Norton continua sa route seul et pensif, puis il se mit à l'affût. Mais le diable n'exauça pas sa prière, car le démon avait maintenant tout à gagner à tromper l'espoir du braconnier. Ned resta de longues heures, le fusil armé, l'œil tendu, l'oreille au guet... Rien. Rien que le calme de la nuit, le silence des bois, et le sifflement léger de la brise d'été au travers des rameaux. Le braconnier laissait échapper par intervalles un sourd juron.

—Oh !... que j'ai faim ! dit-il avec un mouvement de rage en se serrant l'estomac de ses poings fermés. N'y pouvant plus résister, il se leva et s'achemina vers un buisson de groséillers sauvages qui croissait dans une clairière au sommet de la colline, et il avala précipitamment ces fruits acides et à moitié verts. Pendant qu'il les cherchait dans l'ombre, se déchirant les mains aux longues épines, il vit tout à coup, devant lui, les arbres se colorer d'une teinte rougeâtre, d'une lueur fugitive, qui dessinait sur le ciel obscur leurs cimes arrondies. Surpris, il se retourna et vit alors un reflet de lumière qui s'élevait de la plaine.

—C'est singulier ! pensa-t-il ; on dirait un incendie !

Il courut, et bientôt n'en put douter.

—C'est la ferme ! c'est la ferme qui brûle, s'écria-t-il ; et sans réfléchir davantage, il s'élança dans cette direction.

Lorsqu'il arriva tout était en feu. Une immense colonne de flamme et de fumée s'élevait des bâtiments et tourbillonnait dans l'air sous le vent frais de la nuit qui activait les progrès de l'incendie. Les étables de bois, les granges de chaume n'étaient plus qu'un vaste brasier. Le corps d'habitation résistait encore ; mais

la toiture craquait de toutes parts, les fenêtres vomissaient une noire vapeur mêlée de rouges étincelles ; tout était perdu.

Les gens de la ferme s'empressaient dans la cour en poussant des cris pour délivrer et contenir les chevaux effarouchés, les bestiaux qui hurlaient de terreur. C'était une scène lugubre d'effroi et de désolation.

Ned, arrivant par la campagne, escalada le mur du potager désert, et courut droit au bâtiment. Il y entra résolument, sous une pluie de feu, au travers des nuages de fumée, sans trop savoir ce qu'il faisait. Il lui semblait que des cris étouffés, qu'une voix de femme appelait au milieu du bruissement des flammes, et il courait au secours... de Madeleine ou même peut-être d'Olivia. A demi suffoqué, il parvint ainsi dans la chambre de la fermière : le plancher crevassé lui brûlait les pieds... La chambre était vide... Cependant, il entendait des cris... Il s'approche et voit dans le berceau le petit enfant qui lui tendait les bras. Il le saisit, le roule dans sa couverture, et l'emporte. L'escalier embrasé craquait et cédait sous ses pas. Cependant, les mains, les cheveux, les habits à demi brûlés, il parvint à toucher le sol, et, tout épuisé, tout haletant, il courut jusqu'au milieu du jardin, poursuivi par les flammes, qui, courbées par le vent, semblaient s'élançer après lui et réclamer leur proie.

Il tomba anéanti au pied d'un arbre.

Lorsqu'il eut repris ses sens, il trassaillit de joie en regardant la petite Lily, qui, saine et suave, se pressant encore en pleurant contre son sein.

—Je lui rendrai sa fille, et elle me remerciera ! pensa-t-il ; et il se levait pour aller rejoindre les gens de la ferme qu'il entendait dans la cour, lorsque des clameurs sinistres vinrent le glacer d'horreur et d'effroi.

—C'est Norton ! c'est Norton ! j'en suis sûr ! criait le fermier exaspéré. C'est lui qui aura fait le coup ! C'est la vengeance dont il nous menaçait hier ! Infâme bandit ! Si je le tenais ! il irait rôti là-dedans comme au feu d'enfer.

Ned, dans son premier mouvement, allait s'élançer vers lui pour se justifier, lorsqu'il entendit s'élever un concert de voix furieuses qui accablaient son nom de menaces et d'imprécations. Il se vit seul contre tous, il comprit toute la vraisemblance de l'accusation que sa présence inopinée au milieu de l'incendie allait rendre plus terrible encore ; la tête lui tourna : un nuage passa devant ses yeux ; et par un mouvement irrésistible, il se précipita dans le jardin, s'élança par dessus la clôture, et regagna la forêt d'une seule course, haletant, éperdu, sans regarder derrière lui.

Il ne s'arrêta qu'au centre du bois, au carrefour des Red-Dogs, où il tomba épuisé, sous un quartier de roche. Ce fut là que Turnship le trouva au point du jour.

—Eh bien, chasseur diligent, lui dit le bandit, qu'a décidé votre seigneurie ? M. le baronnet a-t-il fait bonne chasse à courre, à cor et à cris ?... ou bien... ?

—Oui, j'ai fait bonne chasse, interrompit Ned d'un ton sombre. Ouais ! dis-moi donc ! répliqua Turnship en le considérant avec attention, voici des cheveux... des vêtements... des souliers qui sentent joliment le roussi ! Eh eh ! c'est donc vrai !

—Quoi ? demanda vivement Ned Norton.

—Eh bien que tu as allumé la ferme de Craig cette nuit. Parbleu, je t'en fais compliment ! Tu n'as pas mal réussi... ?

—C'est faux ! s'écria Ned avec exaspération ; ne répète pas cela... ou je te brise le crâne !

—Bon ! bon ! Ce n'est pas moi qu'il importe de détromper, mon garçon. Je n'ai pas encore eu de fréquents rapports avec le shériff... Eh ! eh !... cela pourra venir, ajouta le bandit en ricanant ; mais je tâcherai que ce soit le plus tard possible. En attendant, je te conseille de tirer au pied, si tu n'es pas curieux de faire la connaissance de cet estimable magistrat. Car Tom Craig a déposé plainte dès ce matin, et les constables sont en campagne pour t'empoigner. S'ils te trouvent dans ce costume, tout rôti, ton affaire est claire. Nous irons rejoindre là-bas le papa baronnet.

Ned resta immobile, la tête entre ses mains.

—Ecoute, garçon, reprit Turnship ; il faut filer du pays, et rapidement, je te le conseille. Tu as de l'avenir ; je m'y connais. Je te recommanderai à un ancien de Newgate, et tu feras ton chemin. Mais comme il faut un petit pécule pour la route, je viens te chercher pour l'affaire de tantôt.

— Ah ! fit Norton sans lever les yeux.

—Oui, parbleu ; voici l'heure. En avant !

Et il le prit par l'épaule. Ce mouvement réveilla Lily, qui, enveloppée dans sa couverture sur les genoux du jeune homme, s'y était endormie. Elle se mit à crier.

—Qu'est-ce que cela ? s'écria Turnship tout surpris ; un enfant !

—Oui, dit Ned, qui découvrit la petite Lily. Elle se tut alors, étonnée de voir les arbres, le ciel, le soleil ; et se mit à rire en levant ses petits bras vers la figure de Ned.

—Que diable fais-tu de cette petite femme ! s'écria Turnship. Jette-moi ça dans un fossé, pardieu ! Te voilà bien avancé pour être père de famille !

Lily continua de rire et de chanter comme un petit enfant, en passant ses petites mains dans les cheveux de Ned.

—Allons ! reprit Turnship avec impatience voyant le jeune homme immobile et silencieux. Le temps se passe. Viens-tu ?

Ned hésita.

—Ma foi, dit-il enfin, j'y suis presque forcé, comment faire autrement ! Mais... cet enfant ? Si je repars pour le rendre à Meg, je suis perdu... et pour le garder...

—Le garder !... où ! interrompit Turnship. Tu ne vas pas l'emporter pour faire le coup, je pense ? Saperlotte ! j'aurais là un fameux compagnon d'entreprise ! Pardieu, ce n'est pas une nourrice que je viens chercher ici, entends-tu, chauffe-la-couche que tu es ! Voyons ! débarrasse-toi vite de ce paquet !

Ned haussa les épaules.

—Je n'ai pas sauvé cette enfant cette nuit pour la tuer ce matin. Il me reste autre chose à faire. As-tu de l'argent sur toi ?

—Pourquoi ?

—Peux-tu m'acheter un bijou qui vaut au moins deux guinées ?

—Oui, dit Turnship. Ensuite ?

—Le voici, dit Ned. Et il détacha le collier d'or de la petite Lily. Donne-moi les deux guinées ; tu gagneras au moins le double.

Turnship prit le collier.

—Bon, dit-il, maintenant, je commence à comprendre. Tu es moins bête que tu n'en avais l'air, et tu as monté un bon coup à ce que je vois. Mais prends garde, garçon, le jeu me paraît dangereux : on verra la ficelle et tu seras pincé.

—Nous verrons ! répliqua Norton brusquement. Où est l'argent ?

—Le voici, répondit Turnship en le lui donnant. Tu renonces à notre affaire de ce matin ?

—Sans doute !—Et Norton se leva.—De plus, as-tu un morceau de pain dans ta poche à me donner par-dessus le marché ?

—Oui... Tiens... Te reverrai-je ?

—Je l'ignore. Je vais aller loin... Bonjour !

Il prit son bâton, enveloppa Lily dans sa couverture, rattachant son havresac, et s'enfonça dans le taillis sans regarder derrière lui.

Il traversa toute la forêt, et marcha sans s'arrêter jusqu'au coucher du soleil. Il était épuisé de fatigue. Lily avait faim et pleurait. Il s'approcha d'une cabane isolée au bord de la route et frappa. Une fenêtre s'ouvrit au-dessus de la porte, et une femme passa la tête avec une certaine défiance.

—Que demandez-vous ? dit-elle après avoir examiné Norton.

—Pourriez-vous me donner quelque chose à manger... en payant, bien entendu. Je suis excédé de fatigue.

—Ma maison n'est pas une auberge ! répondit la femme brusquement, et vous n'avez pas l'air d'un voyageur. Passez votre chemin.

—Je ne demande pas mieux, repartit Ned avec amertume. Mais indiquez-moi, au moins, où je pourrai trouver un peu de lait pour mon enfant. La pauvre petite meurt de faim et de soif.

—Votre enfant ! dit la femme toute surprise.

Ned, sans répondre, découvrit Lily, qui cessa de pleurer pour regarder la paysanne.

—Pauvre petit bijou ! reprit-elle en voyant la jolie tête blonde de l'enfant ; fallait donc me dire cela tout de suite. Je vais vous en apporter. Asseyez-vous sur le banc.

Bientôt la fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit, et la paysanne passa une tasse de lait à Ned à travers les barreaux.

—Je suis seule ici pour le moment, dit-elle ; et je ne puis vous faire entrer. Mais tenez, voici du pain et du jambon. Je vous donnerai tout à l'heure un verre de bière, car vous paraissez bien fatigué... Comme elle est gentille !... Est-ce à vous ? Vous êtes bien jeune pour être père de famille.

—Sa mère est plus jeune encore, répondit Ned. Je vais la rejoindre.

Il acheva promptement son modeste repas, et se disposait à le payer :

—Laissez donc ! lui dit la paysanne. Vous ne paraissez pas à votre aise pour avoir, si jeuns, une femme et un petit enfant sur les bras. Vous vous acquitterez plus tard, quand vous serez riche.

Ned remercia, demanda les indications nécessaires pour trouver un gîte dans le voisinage pendant la nuit, et repartit. A quelque pas de là, il rencontra sur la route un marchand ambulant, et après quelques pourparlers, échangea, moyennant quelque monnaie, son sarrau contre une veste de toile, acheta un large chapeau de paille, coupa ses cheveux, et ainsi déguisé, se présenta dans l'humble auberge où on lui donna une place à l'écurie.

Il s'était levé au point du jour, et dévorait un frugal déjeuner, lorsqu'il entendit un cheval s'arrêter sur la route, puis une voix rauque entamer avec l'aubergiste, dans la salle d'entrée, une conversation dont quelques mots frappèrent son oreille et le glacèrent d'effroi.

—Un braconnier ? répétait l'aubergiste.

—Soupçonné d'incendie, répliqua l'interlocuteur. Un grand gaillard, avec de longs cheveux roux sur les épaules, un sarrau bleu serré par une ceinture de cuir ; l'air d'un damné brigand.

—Grand, roux.... avec un sarrau, une ceinture.... Je n'ai pas vu ça.

—Vous n'avez pas reçu de voyageur hier ou ce matin ?

—Si fait ! un marchand de bœufs de ma connaissance, deux marins en congé.... Robert Knox et son épouse.... Ah ! et puis un jeune valet de charrue qui va rejoindre sa femme, et qui soigne lui-même sa petite fille qu'il porte sur son bras comme une vraie nourrice.... Un charmant garçon, quoi ! Voilà tout.

—Bon ! il aura sans doute tourné d'autre côté, ou sera resté caché dans le bois. Dans tous les cas, s'il passait par ici, voici son signalement : avertissez le juge de paix.

—Suffit.... Voulez-vous un verre de gin ?

—Ce n'est pas de refus.

Un instant après, on entendit le galop du cheval. Norton, pâle et tremblant, écouta.... Le cavalier retournait sur ses pas. Alors Ned se vit hors de danger. Il se leva, prit Lily, et l'embrassa avec transport.

—Je t'ai sauvée, enfant ! murmura-t-il ; maintenant, tu me sauvés !

Il alla trouver l'aubergiste, paya son écot, et partit en toute hâte.

En voyageant ainsi, il arriva dans les environs de Londres. Alors, il se crut en sûreté.

## II.

Dans un de ces villages enfumés qui forment le cortège et la ceinture de la capitale de l'industrie, dont les rues bordées de hautes et sombres murailles sont dominées de tous côtés par ces gigantesques tours de briques qui portent jusque dans les nuages leur aigrette de flamme et leur tourbillon d'épaisse fumée ; auprès de ces ateliers bruyants où l'on entend sans cesse raisonner le fer et le cuivre, le marteau forger et frapper, grincer la lime, hennir et souffler la vapeur ; une étroite fenêtre éclairait une petite chambre. Un homme y était assis, appuyé sur la barre, et jetant un regard mélancolique sur le ciel gris de brouillard et de fumée. C'était Ned Norton ; mais il était bien changé.

Il portait le costume propre et décent d'un ouvrier mécanicien. Sa figure avait perdu cette rudesse sauvage qui le caractérisait, et n'avait plus gardé que la régularité de ses traits ; de même que son teint, dégagé du hâle dont l'avait brûlé l'intempérie des saisons, avait retrouvé toute sa blancheur. Mais il faut le dire aussi, Ned paraissait fatigué, maigri. Une sorte d'affaissement maladif se peignait sur sa physionomie. Une empreinte de dégoût, d'irritation, d'ennui, s'y joignait par intervalles, et son regard, qui plongeait au dehors, devenait de plus en plus sombre.

—Quel ciel ! murmura-t-il ; que de toits ! quelle fumée ! Pas un arbre, pas un oiseau, pas d'air, pas de soleil ! quelle vie !

A ce moment, la porte s'ouvrit ; Norton se retourna, et vit entrer une vieille femme.

—Ah ! c'est vous mère Bradcock.... Où est Lily ?

—Elle est en bas, monsieur Edouard ; elle veille au pudding. Je vais vous l'amener tout à l'heure.

En effet, après avoir mis le modeste couvert de l'ouvrier, la vieille femme reparut, portant le plat, et conduisant par la main une petite fille de trois à quatre ans, qui vint se jeter entre les jambes de Norton, grimpa, non sans peine, sur ses genoux, et l'embrassa avec mille cris de joie. Ces innocentes caresses semblèrent adoucir l'humeur de Ned. Son front se dérida, et il se mit à rire et à jouer avec la petite fille qui l'appelait papa.

—Avons-nous été sage, mère Bradcock ? demanda-t-il à la vieille.

—Très-sage. Nous avons lu, nous avons cousu comme une grande fille.

—A la bonne heure. Alors nous irons voir le vieux Punch (Polichinelle) la semaine prochaine.

Lily poussa des exclamations de joie en frappant dans ses petites mains. Elle était si jolie ainsi avec ses beaux cheveux bouclés tombant sur ses blanches épaules, que Ned la regardait avec une tendre admiration.

—Comme elle est gentille ! murmura la vieille femme qui lisait dans les yeux du jeune ouvrier. C'est tout votre portrait, monsieur Léonard.

—Croyez-moi ? répondit-il avec un sourire qui n'était pas sans amertume. Je trouve, moi, qu'elle ressemble à sa mère.

—Vous avez dû ressentir une grande douleur en la perdant, reprit après quelques instants la vieille femme, en voyant qu'à ce seul mot Norton était redevenu morne et silencieux comme s'il eût été affecté d'un triste souvenir. Quand on aime bien, la séparation est cruelle.... Vous lui êtes fidèle, cela se conçoit. Ce serait si dure pour la petite d'avoir une marâtre.... Mais à votre âge, bon ouvrier comme vous l'êtes, c'est beau de vous dévouer pour votre enfant. C'est ce que me disait Mlle Jenny encore ce matin.

—Ah ! la fille du marchand de vin ! répliqua Ned d'un ton insouciant. Prends donc garde de te brûler, Lily.

—Oui, son père vous estime beaucoup...., parce que vous n'êtes pas de ses pratiques ; et si ce n'était votre affaire avec James Cox....

—C'est un insolent ! interrompit brusquement Norton, en fronçant violemment le sourcil. Si je le rencontre, je lui casserai les reins !

La vieille femme se tut prudemment.

—Un insolent ! répéta Norton s'irritant tout seul. Un va-nu-pieds qui, parce que nous sommes du même atelier, s'imagine que nous sommes.... Enfin, suffit ! Il en a été quitte à trop bon marché la première fois, et si jamais....

—Papa, interrompit Lily, qui depuis quelque temps paraissait plongée dans une réflexion profonde, est-ce vrai que Punch a deux bosses parce qu'il a été méchant, et qu'il tape avec son bâton ?

Norton, comme déconcerté par l'à-propos de la question, s'arrêta et regarda l'enfant, qui, avec sa petite bouche souriante tout ouverte, et ses grands yeux naïvement curieux, semblait une tête d'ange.

—Qui t'a dit cela, petite fille ? demanda-t-il.

—C'est Billy Fernley.

—Eh bien !.. elle doit savoir que tous les méchants ne sont pas bossus, répliqua Norton en souriant.

—Je pensais bien ! reprit Lily en secouant gravement la tête. Le jeune ouvrier partit d'un éclat de rire, et la prenant sur ses genoux pour l'embrasser.

Mais lorsque le repas fut terminé, que l'enfant fut endormie, Norton resta seul. De sombres idées lui revinrent ; l'ennui l'accablait. Chargé désormais d'élever cette enfant que le hasard lui avait donnée, et qui avait été adoptée par son cœur, il s'était vu contraint de renoncer à son existence active et orageuse pour embrasser l'état pacifique d'ouvrier. Mais la vie monotone, sédentaire, fatigante de l'atelier ne convenait pas au hardi braconnier, habitué à la vie errante et aventureuse de la forêt ; il lui

fallait du soleil, de l'air, de l'espace, du mouvement. De même la régularité du travail, la soumission, l'exactitude nécessaire à l'ouvrier, répugnaient à cette âme indépendante, hautaine capricieuse, qui était trop faible encore pour savoir régler sa force, et s'en créer l'énergique vertu qu'on nomme la résignation.

Peu à peu le naturel inquiet et violent reprenait le dessus et brisait la chaîne qu'une première et nécessaire résolution lui avait imposée. Il passa cette nuit presque sans sommeil. Il était en proie à une irritation fébrile, à un mécontentement maladif. Il se rendit à l'atelier fort tard, et se mit au travail à contre-cœur. Certes, l'ouvrage s'en ressentit. Le contre-maître, qui avait remarqué sa paresse, la lui reprocha. Norton le reçut fort mal. Au moment où la dispute s'aigrissait, le patron lui-même entra pour faire sa tournée, et s'approcha de l'étau que Norton venait d'abandonner dans la chaleur de la querelle. L'ouvrage ébauché déplut à l'industriel, qui paraissait aussi de mauvaise humeur.

— Quel est l'imbécile qui a fait cela ? cria-t-il avec un jurement grossier.

L'imbécile... c'est moi ! répondit Norton en s'approchant, l'œil encore étincelant de colère.

— Parbleu ! je m'y attendais, reprit le patron. Croyez-vous que je vous paye pour me gâcher du cuivre ? Ne faut-il pas être bête à manger du foin pour entamer ainsi cette feuillure à rebours ?

— Voyons ! assez d'injures comme cela ! interrompit Ned, pâle d'indignation et brandissant convulsivement son marteau. Voici du cuivre gâché n'est-ce pas ?

Eh sans doute, pardieu ! C'est moi qui suis dupe de vos âneries.

Norton leva son marteau, et d'un seul coup aplâtit et brisa l'ouvrage sur l'étau. Le patron recula avec un mouvement d'emportement et d'effroi.

— Vous me devez quinze jours d'ouvrage, reprit Norton d'une voix frémissante de courroux : faites votre compte.

— Tout de suite ! répliqua le patron, et videz-moi l'atelier. Je ne vous garderais pas une heure de plus !

— N'ayez pas peur que j'y reste ! repartit Norton avec hauteur.

Un instant après il était dans la rue et marchait à grands pas, entraîné encore par l'impétuosité de son ressentiment. Il vaguait ainsi sans but, la tête baissée, lorsqu'il se sentit arrêté par l'épaule. Il leva brusquement les yeux, et reconnut, non sans surprise, Turnship, debout devant lui et très-proprement vêtu.

— Parbleu ! dit Turnship, c'est un bien heureux hasard qui me procure ta rencontre, Ned. Moi qui venais précisément chercher par ici un ouvrier habile et intelligent ! Tu serais parfaitement mon affaire.

— Un ouvrier ? reprit Norton avec surprise. Et depuis quand maître Turnship cherche-t-il des ouvriers ? Tu es donc devenu entrepreneur ?

— Un peu ! répliqua Turnship d'un ton ironiquement avantageux. Entrepreneur d'industrie... en grand ! Cela me réussit assez bien, car je ne suis pas mal couvert... comme tu vois, et en fonds ! Il frappa sur son gousset pour faire résonner les écus qui s'y trouvaient. Seulement, je veux agrandir le cercle de mes opérations, et je cherche des collaborateurs.

Ah ! ah !... je commence à comprendre.

— Et je vais te mettre immédiatement au fait. Tu es un garçon spirituel ; tu as de la tournure, de la figure, une aisance aristocrati-

cratique de naissance que nous avons peine à prendre, nous autres roturiers. De plus, tu es un excellent tourneur-mécanicien. Or, voici le plan : je t'installe dès demain en grand monsieur, chevalier, tout ce qu'il y a de plus baronnet : petite maison, maîtresses, bonne cave et bon cuisinier. Tu fais des amis de haute volée ; on se visite les uns les autres, on prend l'empreinte des serrures, on fabrique les clefs, et puis... je me charge du reste. De soupçon... pas l'ombre ; de danger... aucun. Joyeuse vie, grande chère, bonne renommée ; tous les plaisirs du vice et tous les honneurs de la vertu. Cela te va-t-il ?

— Non.

— Peste ! et pourquoi ?

— Parce que... il n'est pas dans mes goûts de voler.

— Faites excuse ! Nous aimons mieux brûler les fermes !... au fait... c'est plus brillant !

— Turnship !

— Ensuite ? vrai ou faux, on croit le fait, mon garçon, et cela revient complètement au même. Or, nous ne sommes pas si loin de Middlesex que cette petite escapade ne se puisse savoir ici.

— Je ne le pense pas.

— Soit ! l'avenir nous l'apprendra. En attendant, c'est heure de travail, et je te rencontre battant le pavé au lieu de battre l'encolure. Preuve que l'ouvrage donne peu, et que les eaux seront basses bientôt dans le gousset. Tu me diras alors ce que tu penses de mon plan.

— Je doute qu'il me convienne jamais.

— Nous verrons. Souviens-toi bien de ce que je t'offre : jolie maison de ville et de campagne, promenades le jour, chasses sans fin à cor et à cris ; la nuit, bals, spectacles, soupers fins et le reste. Pour tout cela, une ou deux pauvres petites clefs à forger par mois, tout au plus ; réfléchis. Où te trouverai-je ?

Ned hésita un moment.

— Au cabaret du Running horse, dit-il enfin.

— Bien, au revoir.

Et Turnship s'éloigna. Mais, dans la disposition d'esprit où se trouvait Norton, le trait avait porté. L'immense dégoût qu'il ressentait de cette position mercenaire, précaire, assujettissante de l'ouvrier, les vagues inspirations d'une imagination désordonnée, prête à s'égarer toujours parce qu'elle manquait de guide et de frein, les désirs véhéments d'une âme ardente et vigoureuse, qui, assez forte pour rêver de grandes choses, n'était pas assez éclairée pour éviter les mauvaises ; tout le jetait hors de la bonne voie, et le poussait, comme par une sorte de destinée fatale, à envisager sans trop de dégoût les propositions de Turnship.

Il passa toute la journée à errer seul, à les méditer involontairement, à s'y accoutumer même ; et ce fut avec une sorte de dédain qu'il rentra dans son obscur logement au commencement de la nuit.

Lily était déjà couchée. C'est à peine s'il pensait à elle. Il s'assit près de la table, et, appuyant sa tête sur sa main, il continua de ruminer les projets du bandit ; et, à force de les examiner, il parvenait à s'étourdir sur leur danger et sur leur honte. Tout à coup, il se sentit fermer les yeux, et en même temps un éclat de rire enfantin résonna à ses oreilles. Il se retourna vivement, et vit sous un dernier rayon de crépuscule qui pénétrait dans la chambre, cette charmante tête d'ange, blonde, rose, souriante, avec ses yeux si purs, si lumineux, qui semblaient refléter le ciel. Lily s'était relevé sans bruit, et se glissant hors de son berceau sur la table, était venue, nue comme un amour, embras-



ser en jouant celui qu'elle croyait son père, pour lui dire bonsoir. Et à la vue de sa surprise, la petite espiègle, joyeuse d'avoir si bien réussi, se livrait à toute sa joie. C'était des cris, des rires, des caresses sans fin.

—Norton fut ému au delà de toute expression. La surprise agit encore plus vivement sur cette âme impressionnable et mobile. Au milieu de ses nouveaux projets, il avait oublié son enfant. Qu'en ferait-il dans cette nouvelle existence? Sa mémoire lui rappela aussitôt ces hideuses paroles de Turnship: "Débarrasse-toi vite de cette petite vermine!"

—Que Dieu le confonde! s'écria-t-il avec un mouvement d'indignation, en embrassant l'enfant avec amour. Ma petite Lily! mon bel ange! le seul souvenir d'un beau jour!... Tu ne seras pas la fille adoptive d'un voleur, je te le promets! Demain j'irai chercher de l'ouvrage.

Il tint parole. Dès le lendemain, il se présentait chez maître Cornhill le fondeur. C'était un petit homme, maigre, sévère, froid et compassé; au reste, juste, disait-on, avec les ouvriers, et chef d'un des plus beaux établissements de l'endroit.

Maître Cornhill examina quelque temps Norton d'un regard fixe et pénétrant sous ses épais sourcils gris.

—Pourquoi avez-vous quitté l'atelier de M. Freeman? dit-il enfin.

—Une discussion d'amour-propre. Il m'avait injurié... Je lui ai répondu.

—Oui. On dit que vous êtes violent, tapageur, hautain. Je n'aime pas cela chez moi, je ne le souffre pas. On ajoute que vous êtes bon ouvrier, nullement ivrogne. Cela me convient. Je vous prends à l'essai.

Norton entra dans l'atelier de M. Cornhill. Deux jours après, celui-ci le fit mander dans son bureau. Il y était seul occupé à compter. Lorsqu'il vit Norton, il s'arrêta, remit ses papiers en ordre, et releva ses lunettes.

—Fermez la porte, dit-il froidement au jeune homme.

Norton obéit.

—J'ai à vous parler d'affaires qui vous concernent, reprit M. Cornhill du même ton, je viens de recevoir ce petit billet; écoutez:

"On prévient M. Cornhill que l'ouvrier Edouard Norton, reçu depuis hier dans sa fabrique, n'est autre que le fameux Ned Norton, dont le père est mort sur l'échafaud. Lui-même, longtemps voleur et braconnier, a été poursuivi comme incendiaire dans le Middlesex. M. Cornhill pourra facilement vérifier le fait.

"On croit devoir donner cette avis à un honnête industriel, dont les ateliers ne sont pas faits pour abriter de semblables bandits."

Norton resta comme atterré par cette lecture. M. Cornhill le regardait avec ses petits yeux perçants.

—Qu'avez-vous à répondre? lui demanda-t-il froidement.

—C'est une infâme, une atroce dénonciation! s'écria Ned avec une explosion terrible de colère.

—J'en conviens, répliqua M. Cornhill, du même calme. Mais ce n'est pas là la question. Êtes-vous, oui ou non, le Ned Norton dont il est fait mention dans la note?

Le jeune homme, étouffé par la douleur, la honte, l'indignation, ne put que balbutier quelques paroles sans suite.

—Écoutez, monsieur, Edouard Norton, reprit froidement M. Cornhill, je professe un profond mépris pour l'auteur de cette lettre quel qu'il soit... et par suite de ce mépris, je ne veux pas approfondir des révélations qui me forceraient peut-être à

vous faire arrêter. Seulement je vous prierais de quitter l'atelier, sans bruit, dès aujourd'hui, et sur le premier prétexte venu. Vous avez travaillé deux jours avec beaucoup d'adresse et de zèle, je le reconnais. Mon caissier vous payera la semaine entière.

—Monsieur! commença Norton.

—Suffit! interrompit sèchement Cornhill. Vous passerez à la caisse ce soir; Jack Risley sera prévenu.

Il fit un geste à Norton pour l'inviter à sortir, et se remit à travailler. Le jeune homme partit furieux et désespéré.

—C'en est fait, murmura-t-il, la mauvaise étoile l'emporte! Que faire maintenant! Où aller? Si partout ces terribles révélations me poursuivent? Comment travailler? Comment vivre?

Et alors les propositions de Turnship lui revinrent à l'esprit. Quelques instants après, par une coïncidence qui n'était pas probablement l'effet du seul hasard, le bandit se trouva sur le chemin de Norton.

—Parbleu, mon cher Ned, dit-il, je te rencontre à propos! Ma foi, ce n'est pas malheureux, car voilà deux jours que tu m'as fait faire je ne sais combien d'inutiles stations au Running horse. Il paraît que semblable au cheval de l'enseigne, tu galopes tous les jours; on ne te rencontre que sur le pavé. Voyons, qu'as-tu de nouveau à me dire?

—Rien encore... Je réfléchis.

—Au diable les réflexions! Tu es le garçon le plus méditatif que je connaisse. Voyons, qu'est-ce qui t'arrête? Parions que je t'ai deviné!

—Quoi?

—Parbleu, quelque chose comme cette petite fille que tu avais dans le bois. Rien de plus facile que d'arranger cela. Que ne la mets-tu en pension? Elle y sera mieux encore qu'avec toi; et avec l'argent que nous amasserons, tu pourras la faire élever comme une princesse.

Cette idée offrait en effet à Norton les moyens de capituler avec sa conscience. Il acheva d'étourdir dans cet entretien les scrupules qui le retenaient encore, et prit rendez-vous avec Turnship pour le lendemain matin. Son plan était de confier à Lily à la mère Bradcock jusqu'à ce qu'elle fût assez grande pour entrer dans un pensionnat.

Le soleil se couchait lorsqu'il revint chez lui, tout préoccupé de ces projets. Depuis qu'il était seul, que Turnship l'avait quitté, peu à peu la voix de l'honneur reprenait le dessus, et commençait à crier au fond de sa conscience. Il chancelait, il hésitait, flottant dans cette douteuse incertitude, qu'une circonstance fortuite pouvait entraîner vers le bien comme vers le mal.

Ce fut dans cette situation d'esprit qu'il rentra dans sa chambre. La soirée était superbe, et le soleil qui se couchait, jetait un dernier rayon de pourpre à travers l'étroite mansarde. Ce rayon entourait comme d'une auréole le berceau où reposait Lily endormie. Norton s'avança et s'arrêta pour la regarder. Jamais il ne l'avait vue plus ravissante. A force de se remuer dans son sommeil, son cou, ses petits bras, ses petites épaules étaient hors des couvertures, et à demi cachés par ses cheveux bouclés. Ainsi demi-nue, sous le feu de ce soleil couchant qui colorait le berceau d'une rouge lueur, elle frappa Norton d'un souvenir puissant. Il la vit telle qu'elle était dans la ferme, éclairée par les flammes, lorsqu'il l'arrachait à l'incendie. Il se pencha sur le berceau pour l'embrasser.

—Papa!... Papa!... murmura l'enfant en souriant dans ses rêves, reste... reste... que je t'embrasse... papa...

papa... toujours... sage... et le reste se perdit dans des modulations inarticulées.

—Oh ! sans doute ! s'écria Norton, je te restera toujours ! Laisser cette enfant après l'avoir sauvée, la sacrifier, la perdre, c'est une lâcheté ! Travaille, travaille, lâche, et ne vole pas !

Il embrassa son enfant, et prenant ses effets, les serra aussitôt dans son sac. Puis il descendit.

—Mère Bradcock, dit-il à la vieille, je viens de recevoir une nouvelle qui me force à retourner au pays. Je compte revenir dans peu. Si je ne revenais pas à temps, vous vendriez tout pour payer le loyer, et vous dédommager de vos peines.

Il remonta ensuite, réveilla Lily, l'habilla, la prit sur son bras, et partit. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fit nuit close. Le lendemain il entra dans Londres.

### III.

—Monsieur ! dit en entr'ouvrant discrètement la porte, une femme âgée, dont la mise et les manières annonçaient une gouvernante de bonne maison, lord Billingham est en bas, dans sa calèche, avec deux ou trois amis. Il désirerait vivement que monsieur lui permit de les introduire dans son atelier pour admirer ses œuvres. Toutefois si monsieur est trop occupé, il remettra ce plaisir à une autre fois.

—Dites à lord Billingham, répondit sans se déranger le maître du logis, que je suis désolé de ne pouvoir le recevoir en ce moment. J'ai un rendez-vous d'affaires très-important... Je serais charmé qu'il me fit l'honneur de revenir

La femme de charge sortit, et la porte de l'atelier se referma doucement.

Cet atelier était un atelier d'homme du monde, d'artiste, d'ouvrier et de savant tout à la fois. De soyeuses tentures, de riches portières, de commodes tapis, lui donnaient une physionomie de luxe et d'élégance. Sur les murailles, des statuettes, des bas-reliefs, des débris précieux d'anciennes sculptures, travaillées, ornées avec des armes antiques et modernes ciselées, travaillées, ornées avec la plus grande richesse. Auprès de la haute fenêtre, un établi de ciseleur, entouré d'étaux, chargé d'outils divers, dont un grand nombre étaient encore rangés sur des râteliers à portée de la main ; puis, des modèles en cire et en plâtre, des fragments étincelants d'orfèvrerie, des figurines terminés déjà. Auprès de l'âtre, des creusets, une forge portative, un fourneau de fonte. Plus loin, un tour avec ses accessoires, des appareils de chimie ; puis un chevalet de peintre, des cartons, etc.

Assis auprès de l'établi, l'artiste paraissait occupé d'un travail difficile. Courbé sur son étau, il terminait une délicate figurine d'argent. Au reste, son costume répondait à l'aspect de son atelier : une robe de chambre en damas était serrée autour de sa taille par une écharpe de soie, une toque de velours vert était posée sur ses longs cheveux blonds, qui bouclaient sur son cou ; sa figure mâle et régulière avait un caractère sévère et noble à la fois. C'était Edouard Norton. Certes, il eût été difficile de reconnaître, en voyant cet élégant gentleman, et cette physionomie calme, élevée, pleine d'une dignité réfléchie, le bandit braconnier qui remplissait de terreur la ferme de Tom Craig, ou même l'ouvrier turbulent de Maître Freeman.

Il interrompit son travail, leva les yeux d'un air distrait, puis les tourna lentement vers un coin de l'atelier où dessinait avec

application une jeune fille de douze ou treize ans au plus. Il la regarda quelque temps.

—Lily ! lui dit-il.

Lily retourna vivement la tête, et montra son charmant visage que les années semblaient avoir encore embelli, en ajoutant à ses grâces enfantines la pureté virginale de la jeune fille.

—Attends, lui dit Norton.

Et la baisant sur le front, il lui posa la main sur la tête.

—Penche-toi de ce côté... Là... Bien ! Reste un moment tranquille.

Il examina quelque temps le mouvement de son cou et de ses épaules dans cette pose gracieuse, au travers de ses tresses blondes ; puis il donna quelques coups de lime et du burin à son ouvrage ; regarda encore...

—Bien ! dit-il en la baisant une seconde fois, merci, petite.

Lily se leva et vint voir la figurine que sculptait son père.

—C'est l'ange du coffret pour l'évêque ?

—Oui, mon ange, répondit Norton en la prenant dans son bras, sans cesser de regarder son ouvrage.

A ce moment la porte se rouvrit de nouveau.

—M. le pasteur Fergusson, annonça la gouvernante.

Norton tressaillit et se leva. Il pâlit sensiblement, et s'avança vers le vénérable pasteur en ôtant sa toque.

—Je suis réellement désolé, monsieur Fergusson, dit-il d'une voix altérée, que vous ayez pris la peine de venir dans mon réduit. Je m'étais présenté au presbytère...

—Puisque j'étais absent, monsieur Norton, répliqua le pasteur en souriant, il était juste que je vous rendisse votre visite. C'était un véritable plaisir pour moi ; j'y gagnais une occasion d'admirer vos nouvelles œuvres... et de dire un petit bonjour à ma petite Lily, ajouta le bon vieillard en caressant la joue de la jeune fille, qui rougit timidement.

—Remercie le pasteur, Lily, répliqua Norton, et... laissez-nous ma fille.

Lily sortit ; et lorsque Norton fut seul avec le vieillard, il garda pendant quelque temps le silence, comme s'il eût hésité à commencer une conversation pénible.

—Je m'étais rendu au presbytère, dit-il enfin, parce que j'avais besoin de conseils, monsieur Fergusson, dans une position difficile ; j'ai pensé que votre expérience me serait utile, et peut-être même votre concours.

—Ce serait avec le plus grand plaisir, monsieur Norton, si je le puis. Je professe pour vous l'estime que mérite votre talent, votre conduite si régulière, si exemplaire à votre âge, au milieu des séductions qui entourent un artiste. Vous pouvez compter sur moi.

—Ce témoignage si flatteur m'est bien précieux, monsieur le pasteur... Vous jugerez peut-être mieux encore le prix que je dois y attacher, en écoutant ce qui me reste à vous dire.

Il s'arrêta ici un moment.

—C'est tout une histoire, reprit-il d'une voix émue, une histoire romanesque, qui remonte à quelques années déjà.

Un jeune homme, un de mes parents, tomba par suite des infortunes de notre famille, dans la misère, et dans tous les écarts que la violence de son caractère et le malheur de sa position peuvent faire comprendre sans les excuser. Braconnier, vagabond, sans amis, sans asile, on l'accusa de vol et d'incendie. Il était innocent : il fut obligé de s'enfuir. Mais, au milieu de cette incendie, dont il n'était pas coupable, il avait sauvé un enfant. Cet enfant, il ne pouvait le rendre à sa famille, puisqu'il en igno-

rait le nom et la demeure, et il ne pouvait faire de démarches pour les apprendre, sans se découvrir, sans risquer sa tête, que menaçait une accusation capitale. . . . Il éleva cet enfant comme s'il eût été le sien. Toutefois un secret remords l'agite. L'amour qu'il porte à sa fille adoptive, lui révèle toute la douleur que doivent ressentir les parents qui déplorent sa perte. Il croit de son devoir de la leur rendre. . . . Mais comment ? Il ne peut les chercher sans se déclarer sans se perdre peut-être. . . . Un ami pourrait-il se charger de ce soin ?

Norton s'arrêta. Sa voix était étouffée. Le pasteur resta un moment silencieux comme s'il eût partagé cette émotion. Il parla enfin.

—Monsieur Norton, dit-il d'une voix attendrie, je n'ai pas besoin de vous dire que je crois avoir deviné. Cet ami, si vous le voulez. . . ce sera moi. Vous venez de m'exprimer un beau sentiment, et vous avez fait une belle action.

—Une belle action ! s'écria Norton, ah ! détrompez-vous, monsieur le pasteur, je ne savais ce que je faisais. . . . J'ai obéi à un sentiment, à un instinct obscur, et Dieu sait s'il m'en a récompensé par delà mes mérites ! Qu'ai-je fait ? Rien que l'action la plus simple, la plus naturelle, et je me suis ouvert une source de vertu, de bonheur, de félicités inconnues et inespérées. Cette première action a créé pour moi une chaîne qui, par une sorte de nécessité invincible, m'a rendu au travail, et, par le travail, à l'ordre, à la raison, à la culture de mon intelligence. J'ai vu le cercle de mes idées s'agrandir, mon caractère perdre peu à peu son ancienne rudesse, ma raison se fortifier, mon imagination s'élever et s'ennoblir. . . . Oui, en prenant cet enfant dans mes bras, c'était un ange que j'y recevais, un ange de rédemption, qui m'a tiré du gouffre de perdition où j'allais tomber. Je lui dois tout ce que je suis.

—C'est l'inévitable pouvoir d'une bonne action, mon ami, répliqua le vicillard. On a dit souvent, et avec raison peut-être, qu'une chute entraînait toujours une autre chute. Eh bien, par une compensation miséricordieuse, dont nous devons remercier la clémence infinie du Seigneur, si la pente vers le vice est glissante et rapide, l'attrait de la vertu est plus puissant encore. Une bonne œuvre est comme le premier nœud du lien qui rattache au bien le pécheur chancelant, qui le relève peu à peu en se resserrant chaque jour davantage. Vous avez éprouvé, mon ami, cette salutaire influence, et l'enfant que vous aviez sauvé est devenu votre sauveur.

—Jugez donc, monsieur le pasteur, répondit Norton d'une voix altérée, quelle angoisse me cause la seule idée d'une séparation aussi cruelle ! Lily !. . . . Je me suis habitué à sa vue, au son de sa voix. . . . C'est ma fille, c'est ma vie, ma pensée, mon bonheur de chaque jour ! Oui, j'ai bien longtemps hésité, j'ai combattu contre moi-même pour prendre cette résolution douloureuse, pour vous révéler ce secret. . . . Et je me dis encore aujourd'hui : pourquoi lui rechercher cette famille, qui, sans doute, l'a tout à fait oubliée ? L'aimera-t-elle comme je l'aime ? Et l'enfant elle-même, qui me croit son père, qui me chérit, je le sais, autant qu'elle est chérie, se résignera-t-elle à la triste vérité, à cet échange qu'elle ne pourra comprendre ? Voilà ce qui m'a retenu, ce qui me retient encore. . . . Et ma conscience partagée hésite entre la voix de la raison et la voix de mon cœur.

Norton se tut, et laissa tomber sa tête entre ses mains ; le pasteur restait ému et silencieux. Norton se releva.

—Mais, je dois me défier de moi-même, monsieur Ferguson.

C'est en vos mains désintéressées et pures que je remets le bonheur de ma Lily, de ma fille adoptive, de mon ange sauveur. Vous seul resterez juge de la nécessité de ce cruel sacrifice qu'il me faudrait accomplir. Au reste, j'ai bien peu de renseignements à vous donner pour la recherche de sa famille. Les langes qui entouraient l'enfant, au moment où je l'ai sauvée, étaient marqués O. G. surmontés d'une couronne de baronnet. En outre, je me suis souvenu, vaguement il est vrai, des armoiries qui décoraient le panneau de la voiture de sa mère ; en voici un dessin, tel que ma mémoire me l'a fourni. J'y ajoute une note exacte de tous les événements. . . . Je la confie à votre sagesse et à votre prudence.

—Il suffit, monsieur Norton. Vous pouvez être certain qu'aucune démarche imprudente ne pourra vous compromettre. Dans peu, je vous entretiendrai du résultat de mes recherches.

—Dieu veuille, répondit le jeune homme avec un soupir, — et qu'il me pardonne ce souhait, — Dieu veuille qu'elles soient inutiles ! Ma conscience se rait d'accord avec mon cœur.

On frappa doucement à la porte. Norton ouvrit.

—M. le solicitor Williams demande si monsieur peut le recevoir, dit la gouvernante.

—Sans doute ! répondit le pasteur. Je me retire.

Il serra la main de Norton, et sortit. Le solicitor Williams entra : c'était un petit homme vif et gai.

—Bonjour, bonjour, mon cher, s'écria-t-il aussitôt qu'il eut franchi le seuil, comment va ? Que nous fait de beau notre Benvenuto Cellini ? Peste ! continua-t-il en remuant familièrement les fragments précieux rangés sur l'établi, voici qui est élégant et d'un haut-style. A propos, savez-vous que j'ai parlé au lord chef de justice, et qu'il veut vous confier le travail en question ? Il ne pourrait être en meilleures mains, pardieu !

—Je vous remercie de cette bonne opinion, et de ce bon service. Mais à propos aussi. . . et cette petite recherche dont vous aviez bien voulu vous charger ?

—Ah ! ah ! j'oubliais ! Je viens précisément pour vous en parler. J'ai trouvé, enfin !

—Quoi ? demanda Norton avec un sang-froid affecté.

—Et non sans peine, reprit l'homme de loi continuant d'examiner les figurines du coffret ; car c'était une vieille affaire, et complètement oubliée. Il s'agissait, n'est-ce pas, d'un certain Ned Norton, à vous cousin, qui aurait été accusé d'incendie dans le Middlesex ?

—Positivement.

—Eh bien, mon cher, il en résulte que le susdit Norton était un vaurien ; cela paraît surabondamment prouvé ; mais le fait d'incendie l'a été beaucoup moins. Il y a bien eu plainte. On avait même lancé un warrant contre lui ; cependant l'enquête du coroner n'a rien produit à charge. J'en ai vu l'extrait qui m'a été envoyé. Il en ressort au contraire très-clairement que l'incendie a commencé par l'imprudence d'un valet de ferme, dans une grange dont Norton n'avait jamais approché. En sorte que l'accusation de feu. . . est tombée dans l'eau, ajouta le solicitor avec un éclat de rire.

Cette mauvaise plaisanterie fit rire aussi Norton, et de très-bon cœur.

—Il n'y a été donné aucune suite, reprit maître Williams. Ned Norton s'était d'ailleurs très-prudemment éclipsé. On n'a pas entendu parler de lui depuis, et il se sera probablement fait pendre ailleurs.

Cette conclusion fit rire de nouveau Ned Norton.

—Grand merci, monsieur Williams, répondit-il. Je vous suis infiniment obligé de votre complaisance. Ces recherches qui inté-ressaient vivement l'honneur de ma famille, ont dû vous coûter beaucoup de temps et de peines, et je dois reconnaître....

Laissez donc ! interrompit le sollicitor qui comprit sa pensée.

—Laissez donc à votre tour ! reprit vivement Norton. Il faut que je m'acquitte envers vous, et....

—Eh bien, il y a un moyen facile, mon cher ami. J'ai l'intention de faire un cadeau élégant à une jeune et belle dame, dont je suis le chevalier.... Un joli bracelet, par exemple. Je compte sur votre talent pour en composer le modèle. J'ai fait pour vous œuvre de mon métier ; vous me payerez par une œuvre du vôtre.

—Très-volontiers. Comment voulez-vous ce bracelet ?

—Allégorique, emblématique, poétique. Nous avons une âme tendre et mélancolique. C'est une jeune dame que vous connaissez peut-être de nom ?... Lady Olivia Gréville. Tenez, voici son chiffre et ses armes.

Norton tressaillit, pâlit, et fut obligé de s'asseoir. Ses mains tremblaient en recevant le chiffre O. G. surmonté de la couronne, et ces armoiries sur lesquelles ses yeux se fixaient avec un regard avide.

—Elle porte de sinople à trois fasces d'hermine au chevron d'or brochant sur le tout, continuait le sollicitor ; je pense qu'il serait bien de graver cet écusson et ce chiffre sur le bracelet.... Mais, qu'avez-vous donc ? demanda-t-il en s'apercevant enfin du trouble de Norton.

—Rien, répliqua le jeune homme en passant la main sur son front, c'est la surprise que me causait un singulier hasard.... et qui me faisait venir une idée. Elle s'appelle Olivia Gréville ? de Middlesex ?

—De Middlesex ? Non, pas le moins du monde. Elle est de Londres. Vous la connaissez ?

—Nullement. Mais j'ai déjà ciselé un bracelet avec ce chiffre O. G., et, ne sachant qu'en faire, je le destinai à Lily, lorsqu'elle serait en âge de le porter. Il est à votre disposition. Toutefois, pour être sûr qu'il plairait à votre belle, et pour le lui faire accepter, je pense que vous devriez l'amener ici, sous un prétexte.... celui par exemple de voir ce coffret que je termine pour l'évêque de Durham. Je lui montrerais le bracelet en question, elle l'essayerais en jouant, et, s'il lui plaît, vous lui en ferez galamment cadeau, comme pour satisfaire un caprice. Attention dont elle sera doublement touchée.

—A merveille ! à merveille ! s'écria Williams, vous êtes un adroit séducteur.... Je me charge d'amener lady Olivia dès demain. Préparez le bracelet.

—Ne craignez rien ; tout sera prêt.

Le sollicitor sortit. Norton, resté seul, fut obligé de se rasseoir. Ses genoux fléchissaient sous lui. Était-ce bien la mère de Lily qu'il allait revoir ? Oh ! sans doute, malgré les années écoulées, son image était restée trop profondément gravée dans son souvenir pour qu'il pût hésiter à la reconnaître, si ses yeux rencontraient encore ce charmant et mélancolique visage, si ses oreilles entendaient cette voix qui l'avait si vivement ému. Son anxiété s'accroissait à chaque instant. Mais la journée du lendemain s'écoula sans que le sollicitor revint. Dans son impatience, il cherchait les moyens d'éviter l'intermédiaire incommode de maître Williams, et seul dans son cabinet, il écrivait au pasteur Fergusson, lorsque sa gouvernante annonça : lady Olivia Gréville et M. le sollicitor Williams.

Norton se leva impétueusement.... puis s'arrêta en chancelant.

Lady Olivia venait d'entrer. Elle était enveloppée de longs vêtements de deuil, qui faisaient encore plus ressortir son éblouissante pâleur. Une langueur mélancolique, se peignait dans toute son attitude et respirait dans sa physionomie. Elle semblait souffrante, et s'appuyait sur le bras de Williams avec un abandon plein de grâce. Norton, aussi pâle, aussi faible qu'elle, resta immobile, et fut obligé de s'appuyer pour se soutenir. C'était elle ! C'était Olivia.... C'était la mère de Lily !

—Je vous demande pardon, monsieur, dit-elle avec un gracieux sourire, si, sans être connue de vous, je viens vous troubler et abuser de votre complaisance ; mais j'étais si curieuse d'admirer vos chefs-d'œuvre que j'ai prié M. Williams de m'introduire dans votre atelier.... et....

Elle s'arrêta, car elle avait accompagné cette phrase d'un regard adressé à l'artiste qu'elle voyait debout devant elle, et ce regard, d'abord aimable et souriant, exprima bientôt la plus vive surprise. Le trouble, la pâleur de Norton étaient trop visibles pour ne pas étonner. Le jeune homme s'inclina et voulut répondre, mais il ne put que balbutier quelques mots inintelligibles. Lady Gréville fit un pas en arrière, et interrogea des yeux Williams aussi surpris qu'elle-même.

—Mais, mais.... mon cher Norton, s'écria le sollicitor, comme vous êtes pâle ! Allez-vous vous trouver mal ?

—Non, non.... Pardon !.... Ce n'est rien, répliqua Norton en essayant de reprendre un peu de calme. J'espère que madame daignera excuser un trouble passager, qu'une ressemblance étonnante, inattendue.... a causé.

—Une ressemblance ? demanda Olivia en souriant.

—Quelle ressemblance ? répéta Williams avec curiosité.

—A moins que ce ne soit pas seulement une ressemblance, reprit Norton essayant de sourire à son tour, peut-être ai-je déjà eu le bonheur de voir lady Gréville....

—Je ne le pense pas, monsieur Norton, répondit Olivia avec une aimable aisance. Il y a longtemps que j'entends vanter votre talent, et que j'ai admiré vos œuvres, même sur le continent, où j'ai passé plusieurs années ; j'étais liée à Rome avec lord Landsgrave, qui possède un magnifique nécessaire de vous ; et si j'avais eu le plaisir d'en voir l'auteur, je ne l'aurais certainement pas oublié.

—Je crains cependant, madame, qu'il n'en soit ainsi ; et, ce qui n'est pas surprenant le moins du monde, ma mémoire, plus vivement frappée, serait plus fidèle que la vôtre. Je crois vous avoir vue.... en Middlesex.

—En Middlesex !

—Il y a une douzaine d'années.... dans la ferme de Tom Craig.

Ce nom produisit une impression profonde sur lady Gréville ; elle tressaillit, et fixa sur Norton un regard presque égaré. Puis elle porta la main à son front, et resta un moment silencieuse, les yeux humides.

—Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi ! reprit Norton. Imprudent que je suis.... j'ai renouvelé quelque souvenir cruel.

—Cela est vrai, monsieur, répartit Olivia d'une voix altérée ; mais c'est un chagrin qui ne m'abandonne jamais. J'avais un enfant, un seul ! qui a péri par un épouvantable accident dans cette ferme où vous m'avez rencontrée, dites-vous. Vous concevez ma douleur.... J'ai failli en perdre la raison et la vie. On m'avait envoyé en France, puis en Italie pour rétablir ma santé.... J'y ai perdu mon mari. S'il y a douze ans que vous m'avez vue,

monsieur, lorsque j'étais heureuse, depuis douze ans je pleure et je souffre. Je m'étonne que vous ayez pu me reconnaître.

—Je ne pouvais vous oublier, madame, reprit Norton avec expression ; il me suffisait de vous avoir vue une fois.

—Ah ! mon cher, interrompit Williams, auquel déplaisait évidemment le tour inattendu de cet entretien, je reconnais là votre galanterie habituelle. D'autant plus qu'il ne paraît pas que l'entrevue ait duré longtemps, puisque madame n'en avait pas gardé le souvenir.

L'insinuation malveillante de cette phrase n'échappa pas à lady Gréville ; elle s'empressa de l'effacer.

—Je conserverai certainement le souvenir de celle-ci, dit-elle en essuyant ses yeux humides, et en adressant à Norton un regard aimable ; et je serais charmée de perpétuer une connaissance qui me paraît avoir été malheureusement interrompue.... Mais j'étais venue pour admirer de charmantes sculptures.... Je ne renonce pas à ce plaisir.

Norton se leva et montra diverses pièces d'orfèvrerie ; puis il ajouta :

—Ceci n'est pas terminé.... J'ai fait un bracelet qui me plaît davantage (et il échangea un regard d'intelligence avec Williams), je désire que vous puissiez le voir ; mais il est au bras de ma fille....

Il s'approcha de la porte, et souleva la tapisserie.

—Lily ! appela-t-il, viens ici, petite.

A ce nom, Olivia tressaillit, pâlit encore plus, et fut obligée de s'asseoir. Lily entra en courant, croyant son père seul.... Elle s'arrêta tout intimidée en voyant une dame dans l'atelier, et salua en rougissant.

—Bonjour, miss Lily, s'écria Williams ; voyez donc, milady, la belle enfant !

Olivia la regarda avec émotion.

—C'est... votre fille, monsieur Norton ? demanda-t-elle en levant les yeux ; puis elle les baissa aussitôt, surprise du regard enflammé qu'elle venait de rencontrer.

—Oui, madame, répondit-il d'une voix altérée ; c'est... ma... Lily !

L'expression singulière avec laquelle il prononça ce nom fit tressaillir de nouveau lady Gréville. Elle le regarda, regarda Lily.... et fondit en larmes. La jeune fille étonnée, vint s'appuyer contre Norton, en s'attachant à son bras, tandis qu'elle examinait la jeune lady avec une compassion mêlée de surprise.

—Monsieur ! dit enfin Olivia en se levant avec une sorte d'égaré, comment se fait-il que vous me connaissiez si bien ? Pourquoi renouveler ainsi tous mes chagrins ? Saviez-vous donc que ma Lily, à moi, que ma fille....

—Oui madame interrompit Norton ; mais je voulais m'en assurer, pardonnez-le-moi, avant de montrer la mienne. J'avais cru trouver dans son charmant visage quelque ressemblance avec le vôtre.... Le nom qu'elle porte la rattache aussi à un souvenir qui vous est bien cher.... Je serais bien heureux si cette double circonstance pouvait lui mériter votre bienveillance et votre amitié.

—Oh ! sans doute, s'écria lady Gréville émue de l'expression pénétrante qu'elle mettait à ses paroles ; et prenant la main de Lily, elle l'attira contre ses genoux. Venez mon enfant, que je vous embrasse.... Quel âge avez-vous ?

—Douze ans et demi, madame.

Olivia pâlit et resta silencieuse.

—Mais, ajouta-t-elle en relevant les yeux, votre maman ?....

—Je n'en ai pas, madame répondit Lily avec embarras, et elle se retourna vers Norton en l'interrogeant du regard ; je l'ai perdue.

—Vous l'avez.... perdue, mon enfant ! Et à son tour elle regarda Norton. Il était pâle, la tête appuyée sur sa main, et les yeux fixés vers le sol.

—Y a-t-il longtemps ? continua lady Gréville dont la voix tremblait.

—Oh ! sans doute, madame.... je ne l'ai jamais connue. C'est un grand malheur pour moi.... Mais je l'ai peu senti. Mon père est si bon ! Et elle se retourna de nouveau vers lui.

Norton restait silencieux, et bien que ses yeux fussent baissés, l'agitation de son âme se peignait sur son visage.

—Vous êtes sans mère, Lily ! reprit Olivia dont le sein palpitait, et moi.... je suis sans enfant ! J'avais une fille, qui s'appelait comme vous...., que j'ai perdue, avant qu'elle ait pu me connaître.... Elle aurait votre âge maintenant !.... Voudriez-vous la remplacer ?

—Moi !.... madame, je.... balbutia Lily toute confuse. Puis elle se tourna vivement vers Norton, et lui prit la main. Père, parle donc !

—Mon enfant, répondit Norton avec un accent qui trahissait sa profonde émotion, ce n'est pas moi qu'il faut interroger.... ce n'est pas moi qui répondra. Tu trouverais plutôt un avis dans ce bracelet.... que tu portes.... et qui porte le nom de ta mère !

Lily interdite et ne comprenant rien à ces paroles, leva la main Olivia la saisit avec empressement, et fixa un regard avide sur les initiales qui décoraient le bracelet.

—Mon Dieu !.... mon Dieu ! dit-elle le sein palpitant, qu'est-ce que cela signifie ! Lily !.... monsieur Norton !.... Ne me trompez pas.... Expliquez-vous...., au nom du Ciel !... Mais parlez, parlez donc !

—Madame...., je ne suis pas le père de Lily.

—Vous n'êtes pas son père !.... Vous !... Ah mon Dieu !...

—Je l'ai sauvée de l'incendie d'une ferme.... en Middlesex !

Olivia poussa un cri perçant, fit un geste pour s'élançer vers Lily et l'embrasser...., puis s'évanouit.

En dirons-nous d'avantage ? C'est inutile sans doute. Et nos lecteurs ne seront pas surpris d'apprendre que Lily retrouva sa mère, sans perdre son père toutefois, car le vénérable pasteur Ferguson bénissait quelque temps après l'union de lady Olivia Gréville avec sir Norton, baronnet.

Norton raconta à sa femme comment l'ange attaché à sa destinée vagabonde l'avait arraché vingt fois du crime et de la honte, et ramené définitivement dans la voie du travail et de l'honneur, puis de la fortune qui en avait été la récompense. Les deux époux consacrèrent ce souvenir par un tableau qu'ils placèrent au milieu de leur chambre. On y voyait un enfant couché par terre, entre deux anges, et une femme qui pouvait passer pour le troisième, et on lisait au-dessous l'inscription que nous avons donnée pour titre à cette histoire : *L'Ange de rédemption*.

D. FABRE D'OLIVET.

# LA MORT DES GIRONDINS.<sup>(1)</sup>

## I.



Le procès qui se prolongeait depuis sept jours, la parole demandée par Gensonné au nom de tous les accusés pour réfuter l'accusation, lassaient le tribunal et les jurés, et inquiétaient la Montagne. L'opinion publique, qui se laisse si promptement amollir et retourner par la vue des victimes, commençait à incliner à l'indulgence. On se demandait tout haut, en sortant des séances du tribunal, quelle récompense aurait donc la république pour ses ennemis, puisqu'elle traitait ainsi ses premiers fondateurs? On plaignait tant de jeunesse, de beauté, de génie, immolés à un crime d'opinion. On parlait de la basse jalousie de Robespierre et de Danton, qui chargeaient la mort de fermer ces bouches éloquentes, pour n'avoir plus le souci et souvent l'humiliation de leur répondre.

Ces premiers symptômes de retour de faveur aux Girondins alarmèrent la commune. Le gendre de Pache, Ardouin, autrefois prêtre, aujourd'hui persécuteur acharné, alla sommer le comité de salut public de clore le débat en promettant au président de déclarer les jurés suffisamment éclairés. Le jury, contraint par cette déclaration, ferma les débats le 30 octobre, à huit heures du soir. Tous les accusés furent déclarés coupables d'avoir conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la république, et condamnés à mort.

À ce mot de mort, un cri d'étonnement et d'horreur s'éleva des bancs des accusés. Le plus grand nombre, et surtout Boileau, Ducos, Fonfrède, Antibuol, Mainvielle, s'attendaient à être acquittés. Leurs gestes de consternation, leurs poings tendus vers les jurés, leurs malédictions convulsives jetèrent un moment de trouble dans le prétoire. Un des accusés, qui a fait un geste inaperçu de la main vers la poitrine comme pour déchirer ses vêtements, glisse de son banc sur le parquet: c'était Valazé. "Eh quoi! Valazé, tu faiblis?" lui dit Brissot en s'efforçant de le soutenir. — "Non, je meurs!" répond Valazé, et il expira la main sur le poignard dont il vient de se percer le cœur.

À ce spectacle, le silence se rétablit. L'exemple de Valazé fait rougir les jeunes condamnés d'un moment de faiblesse. Boileau seul, protestant contre l'arrêt qui le confond avec les Girondins, lance son chapeau en l'air et s'écrie: "Je suis innocent! je suis Jacobin! je suis Montagnard!" Les sarcasmes de l'auditoire lui répondent. Au lieu de pitié, il se trouve dans tous les regards du mépris. Brissot penche sa tête sur sa poitrine et paraît réfléchir. Fauchette et Lasburce joignent les mains et lèvent les yeux au ciel. Vergniaud, placé sur le banc le plus élevé, promène impassible sur le tribunal, sur ses collègues et sur la foule, un regard qui semble résumer la scène et chercher dans le passé un exemple et une image d'une pareille dérision de la destinée et d'une pareille ingratitude du peuple. Sillery jette sa béquille et s'écrie: "C'est aujourd'hui le plus beau jour

"de ma vie!" Fonfrède se tourne vers Ducos et l'entoure de ses bras en sanglotant: "Mon ami, lui dit-il, c'est moi qui te donne la mort! mais console-toi, nous allons mourir ensemble."

## II.

À ce moment un cri s'éleva du milieu de la foule. Un jeune homme se débat dans un groupe de spectateurs, et s'efforce vainement de se faire place à travers les rangs pressés pour s'enfuir vers la porte: "Laissez-moi fuir, laissez-moi me dérober à ce spectacle!" s'écriait-il en se voilant les yeux de ses deux mains. "Misérable que je suis, c'est moi qui les tue! C'est mon Brissot dévoilé qui les accuse et qui les juge! je ne puis supporter la vue de mon ouvrage! je sens les gouttes de leur sang rejaillir sur cette main qui les a dénoncés!" Ce jeune homme était Camille Desmoulins, inconséquent dans sa pitié comme dans sa haine, et dont la légèreté tour à tour perverse ou puérile cédait aux larmes comme elle agaçait le sang. La foule indifférente ou dédaigneuse le retint, et le fit taire comme un enfant.

## III.

Il était onze heures du soir. Après un moment donné au contre-coup du jugement, à l'émotion des condamnés, aux cris de *Vive la république!* poussés par la foule, la séance fut levée.

Les Girondins, en descendant un à un de leurs bancs, se groupent autour du cadavre de Valazé étendu sur une estrade, le touchent respectueusement du doigt pour s'assurer s'il respire encore; puis, comme saisis d'une inspiration électrique au contact du républicain sacrifié par sa propre main, ils s'écrient d'une seule voix: "Nous mourons innocents, vive la république!" Quelques-uns jettent au même instant des poignées d'assignats, non, comme on l'a cru, pour faire appel à la corruption et à l'émeute, mais pour léguer au peuple, comme les Romains, une monnaie désormais inutile à leur propre vie. La foule, se précipite sur ces legs des mourants et paraît s'attendrir. Hermann ordonne aux gendarmes de faire leur devoir et d'entraîner les condamnés. Ils rentrent sous la voûte de l'escalier qui descend aux cachots. Leur présence d'esprit, un moment déconcertée, revient tout entière avec la certitude de leur sort. "Mon ami," dit en affectant le rire Ducos à Fonfrède, "je ne vois plus qu'un moyen de nous sauver: c'est de déclarer l'unité de nos deux vies et l'indivisibilité de nos deux têtes." Fonfrède sourit mélancoliquement. Sa pensée, plus conforme avec un pareil moment, pleurait au foyer de la jeune famille à laquelle il était arraché. "Ah! mes pauvres enfants!" fut sa seule réponse.

Cependant, fidèles à la parole qu'ils avaient donnée aux autres détenus de la Conciergerie de les informer de leur sort par les échos de leurs voix, ils entonnent, en sortant du tribunal, l'hymne des Marseillais:

"Allons, enfants de la patrie,  
Le jour de gloire est arrivé!"

et le chantent en cœur avec une énergie désespérée qui fait trembler les marches de l'escalier et les voûtes des guichets et des corridors.

(1) Extrait du 6e volume de l'*Histoire des Girondins*, par M. de Lamartine.

A ces accents les détenus s'éveillent, et comprennent que les accusés chantent l'hymne de leur propre mort. L'horreur et la pitié leur répondent par des acclamations, des gémissements et des adieux, du fond de tous les cachots.

On les confina tous pour cette dernière nuit dans le grand cachot, cette salle d'attente de la mort. Le tribunal venait d'ordonner que le corps à peine refroidi de Valazé *serait réintégré dans la prison, conduit sur la même charrette que ses complices au lieu du supplice, et inhumé avec eux.* Seul arrêt peut-être qui ait supplicié la mort !

Quatre gendarmes, exécuteurs de ce jugement d'Hermann, suivant pas à pas la colonne des condamnés sous les voûtes du corridor, portaient sur un brancard le cadavre sanglant, et le déposèrent dans un angle du cachot. Les Girondins vinrent un à un baiser la main héroïque de leur ami. Ils lui recouvrirent le visage de son manteau. Si près de se rejoindre, l'adieu fut plus respectueux que triste. "A demain !" dirent-ils au cadavre ; et ils recueillirent leurs forces pour ce lendemain.

#### IV

Ils y touchaient : il était minuit. Le député Bailleul, leur collègue de l'assemblée, leur complice d'opinion, proscrit comme eux, mais échappé à la proscription et caché dans Paris, leur avait promis de leur faire apporter du dehors, le jour de leur jugement, un dernier repas triomphal ou funèbre, selon l'arrêt, en réjouissance de leur liberté ou en commémoration de leur mort. Bailleul, quoique invisible, avait tenu sa promesse par l'intermédiaire d'un ami. Le souper funéraire était dressé dans le grand cachot. Les mets recherchés, les vins rares, les fleurs chères, les flambeaux nombreux couvraient la table de chêne des prisons. Luxe de l'adieu suprême, prodigalité des mourants qui n'ont rien à épargner pour le jour suivant. Les condamnés s'assirent à ce dernier banquet, d'abord pour restaurer en silence leurs forces épuisées, puis ils y restèrent pour attendre avec patience et avec distraction le jour. Ce n'était pas la peine de dormir. Un prêtre, jeune alors, destiné à leur survivre plus d'un demi-siècle, l'abbé Lambert, ami de Brissot et d'autres Girondins, introduit à la Conciergerie pour consoler les mourants ou pour les bénir, attendait dans le corridor la fin du souper. Les portes étaient ouvertes. Il assistait de là à cette scène, et notait dans son âme les gestes, les soupirs et les paroles des convives. C'est de lui que la postérité tient la plus grande partie de ces détails véridiques comme la conscience, et fidèles comme la mémoire d'un dernier adieu.

#### V

Le repas fut prolongé jusqu'au premier crépuscule du jour. Vergniaud, placé au milieu de la table, la présidait avec la même dignité calme qu'il avait gardée la nuit du 9 au 10 août, en présidant la convention. Vergniaud était de tous celui qui avait le moins à regretter en quittant la vie ; car il avait accompli sa gloire et il ne laissait ni père, ni mère, ni épouse, ni enfants derrière lui. Les autres se placèrent par groupes, rapproché par le hasard ou par l'affection. Brissot seul était à un bout de la table, mangeant peu et ne parlant pas.

Rien n'indiqua pendant longtemps, dans les physionomies et dans les propos, que ce repas fût le prélude d'un supplice. On eût dit une rencontre fortuite de voyageurs dans une hôtellerie, sur la route, se hâtant de saisir à table les délices fugitives d'un repas que le départ va interrompre. Ils mangèrent et burent

avec appétit, mais sobrement. On entendait de la porte le bruit du service et le tintement des vers entrecoupé de peu de conversations : silence de convives qui satisfont la première faim. Quand on eut emporté les mets et laissé seulement sur la table les fruits, les flacons, et les fleurs, l'entretien devint tour-à-tour animé, bruyant et grave, comme l'entretien d'hommes insouciant : dont la chaleur du vin délire la langue et les pensées. Mainvielle, Antiboul, Duchâtel, Fonfrède, Ducos, toute cette jeunesse qui ne pouvait se croire assez vieillie en une heure pour mourir demain, s'évapora en paroles légères et en saillies joyeuses. Ces paroles contrastaient avec la mort si voisine, profanaient la sainteté de la dernière heure, et glaçaient le faux sourire que ces jeunes gens s'efforçaient de répandre autour d'eux. Cette affectation de gaieté devant Dieu et devant la dernière heure était également irrespectueuse pour la vie ou pour l'immortalité. Ils ne pouvaient ni quitter l'une ni aborder l'autre si légèrement. Ces plaisanteries posthumes tombaient de leurs lèvres comme tombent sur un cercueil ces fleurs que personne ne respire, qui contractent l'odeur du sépulchre, et qui, lorsqu'elles ne sont pas des reliques, ressemblent à des dérisions.

Brissot, Fauchet, Sillery, Lasource, Lehardy, Carra essayaient quelquefois de répondre à ces provocations bruyantes d'une gaieté feinte et d'une fausse indifférence. Mais cette gaieté déplacée de leurs jeunes collègues effleurait à peine les lèvres de ces hommes mûrs. Vergniaud, plus grave et plus réellement intrépide dans sa gravité, regardait Ducos et Fonfrède avec un sourire où l'indulgence se mêlait à la compassion.

Ces éclats de bruits et de joie funèbres apaisés, l'entretien prit vers le matin un tour plus sérieux et un accent plus solennel. Brissot parla en prophète des malheurs de la république, décapitée de ses plus vertueux et de ses plus éloquents citoyens. "Que de sang ne faudrait-il pas pour laver le nôtre !" s'écria-t-il en finissant. Ils se turent tous un moment et parurent consternés devant le fantôme de l'avenir évoqué par Brissot. "Mes amis," reprit Vergniaud, "en greffant l'arbre nous l'avons tué ; il était trop vieux ; Robespierre le coupe. Sera-t-il plus heureux que nous ? Ce sol est trop léger pour nourrir les racines de la liberté civique, ce peuple est trop enfant pour manier ses lois sans se blesser ; il reviendra à ses rois, comme l'enfant revient à ses hoquets !... Nous nous sommes trompés de temps en naissant et en mourant pour la liberté du monde, poursuivit-il ; nous nous sommes crus à Rome et nous étions à Paris ! Mais les révolutions sont comme ces crises qui blanchissent en une nuit la tête d'un homme ; elles mûrissent vite les peuples. Le sang de nos veines est assez chaud pour féconder le sol de la république. N'emportons pas avec nous l'avenir, et laissons l'espérance au peuple en échange de la mort qu'il va nous donner !"

#### VI

Il y eut un long silence après ces paroles de Vergniaud, et l'entretien s'élança de la terre au ciel avec les pensées. "Que ferons-nous demain à pareille heure ?" dit Ducros, qui mêlait toujours les formes de la plaisanterie aux sujets les plus sérieux. Chacun répondit selon sa nature. "Nous dormirons après la journée," dirent quelques-uns. Le scepticisme du siècle corrompait jusqu'aux dernières pensées et ne promettait que l'anéantissement de l'âme à des hommes qui allaient mourir pour l'immortalité d'une pensée humaine. L'immortalité de l'âme et les sublimes

conjectures de la vie future à laquelle ils touchaient, occupèrent plus convenablement les instants qui restaient à la conversation. Les voix baissèrent, l'accent se solennisa ; les sourires s'effacèrent ; le son de la parole devint grave et sourd comme le bruit du marteau qui sonde une tombe. Fonfrède, Gensonné, Carra, Fauchet, Brissot tinrent des discours où respiraient toute la divinité de la raison humaine, et toute la certitude de la conscience sur les mystérieux problèmes de la destinée immatérielle de l'esprit humain.

Vergniaud, qui se taisait jusque-là, interpellé par ses amis, résuma le débat. Jamais, dit le témoin que nous citons et qui l'avait souvent admiré à la tribune, jamais son front, son geste, sa parole, l'accent souterrain de sa voix n'avaient remué de si profondes fibres dans le cœur de ses auditeurs. Il semblait parler du haut de la tribune de Dieu.

— Les paroles de Vergniaud furent perdues. L'impression seule en resta dans l'âme du prêtre.

Après avoir relié en un seul et invincible faisceau toutes les preuves morales de l'existence d'un premier être, qu'il appelait, comme son temps, l'Être-Suprême ; après avoir démontré la nécessité d'une providence, conséquence de l'excellence de cet Être-Suprême sur les créations émanées de lui, et la nécessité de la justice, dette divine du Créateur envers ses œuvres ; après avoir cité, de Socrate à Cicéron et de Cicéron à tous les justes immolés, la croyance universelle des peuples et des sages, preuve au-dessus de toutes les preuves, puisqu'elle est dans la nature un instinct de seconde vie aussi irréfutable que l'instinct de la vie présente ; après avoir poussé jusqu'à l'évidence et jusqu'à l'enthousiasme la certitude d'une continuation de l'être après cet être mortel non détruit, métamorphosé par la mort : « Mais, » dit-il en termes plus éloquents et en s'exaltant jusqu'au lyrisme du prophète politique et en ramenant le sujet à la situation de ses coaccusés, pour prendre sa dernière preuve en eux-mêmes ; « la meilleure démonstration de l'immortalité, n'est-ce pas nous ? « Nous ici ? Nous calmes, sereins, impassibles, à côté du cadavre de notre ami, en face de notre propre cadavre, discutant comme une paisible assemblée de philosophes sur l'éclair qui suivra immédiatement notre dernier soupir, et mourant plus heureux que Danton qui va vivre, et que Robespierre qui va triompher ?

« Or, pourquoi ce calme dans nos discours et cette sérénité dans nos âmes ! N'est-ce pas, en nous, le sentiment d'avoir accompli un grand devoir envers l'humanité ? Eh bien ! qu'est-ce donc que la patrie, qu'est-ce donc que l'humanité ? Est-ce cet amas de poussière animée qui est un homme aujourd'hui, qui sera de la boue et du sang demain ? Non, ce n'est pas pour cette fange vivante, c'est pour l'âme de l'humanité et de la patrie que nous mourons ! Mais qui sommes-nous donc nous-mêmes sinon une parcelle de cette âme collective du genre humain ? Chaque homme aussi dont se compose notre espèce a un esprit immortel, impérissable et confondu avec cette âme de la patrie et du genre humain, pour laquelle il est si beau et si doux de se dévouer, de souffrir et de mourir ! Voilà pourquoi nous ne sommes pas de sublimes dupes, continua-t-il, mais des êtres conséquents à leur instinct moral, et qui vont, après ce devoir accompli, vivre encore, souffrir ou jouir dans l'immortalité des destinées de l'humanité. Mourons donc, non avec confiance, mais avec certitude. Notre témoin dans ce grand procès avec la mort, c'est notre conscience ! notre juge, c'est ce grand Être dont les siècles cherchent le nom et dont nous servons les

« desseins comme des outils qu'il brise dans l'ouvrage, mais dont les débris tombent à ses pieds. La mort n'est que le plus puissant acte de la vie, car elle enfante une vie supérieure. S'il n'en était pas ainsi » ajouta-t-il avec plus de recueillement, « il y aurait donc quelque chose de plus grand que Dieu. Ce serait l'homme juste tel que nous, s'immolant sans récompense et sans avenir à sa patrie ! Cette supposition est une ineptie ou un blasphème. Je la repousse avec mépris ou avec horreur. . . Non, Vergniaud n'est pas plus grand que Dieu ; mais Dieu est plus juste que Vergniaud, et ne l'élèvera demain sur un échafaud que pour le justifier et le venger dans l'avenir ! »

Telles furent à peu près ses paroles, dont le sens seul fut sommairement noté. « C'est bien dit, s'écria Lasource ; mais j'ai dans mon cœur une preuve plus certaine que l'éloquence du génie expirant, c'est la parole d'un Dieu mort pour les hommes. — A bas ! dit en souriant ironiquement un des jeunes convives. Lasource, pas de songe avant le sommeil ! Gardons notre bon sens jusqu'à demain. La raison pense, les religions rêvent. Je ne crois qu'au raisonnement.

— « Et moi, dit Sillery, je crois au deux. Le Christ mourant sur un échafaud comme nous n'est qu'un témoin divin de la raison humaine. Non, sa religion, que nous avons trop confondue avec la tyrannie, n'est pas oppression mais délivrance. Le Christ était le Girondin de l'immortalité !

Fauchet fit un discours pathétique sur la Passion, comparant leur supplice à celui du calvaire. Ils s'attendrirent et plusieurs pleuraient.

Vergniaud concilia tout, à la fin, dans quelques phrases recueillies à mesure qu'elles tombaient de ses lèvres. « Croyons ce que nous voudrions, dit-il, mais mourons certain de notre vie et du prix de notre mort ! Donnons chacun en sacrifice ce que nous avons, l'un son doute, l'autre sa foi, tous notre rang, pour la liberté ! Quand l'homme s'est donné lui-même en victime à Dieu, que doit-il de plus ! . . . »

## VII.

Le jour, descendant de la lucarne dans le grand cachot, commençait à faire pâlir les bougies. « Allons nous coucher, dit Ducos ; la vie est chose si légère qu'elle ne vaut pas l'heure de sommeil que nous perdons à la regretter.

— « Veillons, dit Lasource à Sillery et à Fauchet, l'éternité est si certaine et si redoutable que mille vies ne suffiraient pas pour s'y préparer. » Ils se levèrent de table à ces mots, se séparèrent pour rentrer dans leurs chambres, et se jetèrent presque tous sur leur matelas.

Treize restèrent dans le grand cachot. Les uns se parlaient à voix basse, les autres étouffaient de sanglots, quelques-uns dormaient. A huit heures, on les laissa se répandre par groupes dans le corridor. L'abbé Lambert, ce pieux ami de Brissot, qui avait passé la nuit à la porte de leur cachot, y était encore, attendant la permission de communiquer avec eux. Brissot en l'apercevant, s'élança vers lui et l'embrassa d'une étreinte convulsive. Le prêtre lui offrit timidement l'assistance de son culte pour lui adoucir ou lui sanctifier la mort. Brissot refusa avec reconnaissance mais avec fermeté : « Connais-tu quelque chose de plus saint que la mort d'un honnête homme qui meurt pour avoir refusé le sang de ses semblables aux scélérats ? » disait-il à l'abbé Lambert. Le prêtre n'insista pas.



Lasource, témoin de l'entretien, s'approcha de Brissot : "Crois-tu, lui demanda-t-il, à l'immortalité de ton âme et à la providence de Dieu ?

— "Oui," répondit Brissot, "j'y crois comme je crois que je vais mourir. Eh bien !" reprit Lasource, "il n'y a qu'un pas de là à la religion. Moi, ministre d'un autre culte que le tien, je n'ai jamais tant admiré les ministres de la religion que dans ces cahots où il viennent apporter le pardon, l'espérance et Dieu même à des condamnés. A ta place je me confesserais." Brissot se retira sans répondre. Il alla s'entretenir avec Vergniaud, Gensonné et les jeunes gens. Le plus grand nombre de ceux-ci refusa les secours de la religion. Les uns assis sur le parapet de pierre du préau, d'autres se promenant les bras entrelacés, quelques-uns à genoux aux pieds du prêtre et recevant sa bénédiction après un court aveu de leurs fautes, tous attendant avec sérénité le signal du départ ; leurs groupes rappelaient une halte avant le combat.

L'abbé Emery, quoique prêtre insermenté, avait obtenu d'entretenir Fauchet à travers la grille qui séparait la cour du corridor. Il écoutait et absolvait l'évêque du Calvados, à l'écart. Fauchet, absous et pénitent, écouta la confession de Sillery, et rendit à son ami le pardon divin qu'il venait de recevoir.

A dix heures, les exécuteurs entrèrent pour préparer les têtes des condamnés au couteau, et pour lier leurs mains. Tous vinrent d'eux-mêmes incliner leurs fronts sous les ciseaux et tendre leurs bras aux cordes. Gensonné, ramassant une boucle de ses cheveux noirs, les tendit à l'abbé Lambert, en suppliant le prêtre de remettre ces cheveux à sa femme, dont il lui indiqua la retraite : "Dis-lui que c'est tout ce que je peux lui envoyer de mes restes, mais que je meurs en lui adressant toutes mes pensées." Vergniaud tira sa montre, écrivit, avec la pointe d'une épingle, quelques initiales et la date du 30 octobre dans l'intérieur de la boîte d'or ; il glissa la montre dans la main d'un des assistants pour qu'on la remit à une jeune fille qu'il aimait d'un amour de frère, et qu'il se proposait, dit-on, d'épouser plus tard. Tous eurent un nom, une amitié, un amour, un regret qu'ils laissèrent échapper pendant ces apprêts ; presque tous, quelques reliques d'eux-mêmes à envoyer à ceux qu'ils laissaient sur la terre. L'espérance d'une mémoire ici-bas est le dernier lien que le mourant retient en quittant la vie. Ces legs mystérieux furent acquittés.

### VIII.

Quand tous les cheveux furent tombés sur les dalles du cachot, les exécuteurs et les gendarmes rassemblèrent les condamnés et les firent marcher en colonne vers la cour du palais. Cinq charrettes attendaient leur charge. Une foule immense les environnait. Au premier pas hors de la Conciergerie, les Girondins entonnèrent d'une seule voix et comme une marche funèbre la première strophe de la *Marseillaise*, en appuyant avec une énergie significative sur ces vers à double sens :

Contre nous de la tyrannie  
L'étendard sanglant est levé.

De ce moment ils cessèrent de s'occuper d'eux-mêmes pour ne penser qu'à l'exemple de mort républicaine qu'ils voulaient laisser au peuple. Leurs voix ne retombaient un moment à la fin de chaque strophe que pour se relever plus énergique et plus retentissante au premier vers de la strophe suivante. Leur marche et

leur agonie ne furent qu'un chant. Ils étaient quatre sur chaque charrette. Une seule en portait cinq. Le cadavre de Valazé était couché sur la dernière banquette. Sa tête découverte, cahotée par les secousses du pavé, ballottait sous les regards et sur les genoux de ses amis, obligés de fermer les yeux pour ne pas voir ce livide visage. Ceux-là chantaient cependant comme les autres. Arrivés au pied de l'échafaud, ils s'embrassèrent tous en signe de communion dans la liberté, dans la vie et dans la mort. Puis ils reprirent le chant funèbre pour s'animer mutuellement au supplice et pour envoyer, jusqu'au moment suprême, à celui qu'on exécutait, la voix de ses compagnons de mort. Tous moururent sans faiblesse, Sillery avec ironie ; arrivé sur la plate-forme, il en fit le tour en saluant à droite et à gauche le peuple, comme pour le remercier de la gloire et de l'échafaud. Le chant baissait d'une voix à chaque coup de hache. Les rangs s'éclaircissaient au pied de la guillotine. Une seule voix continua la *Marseillaise* : c'était celle de Vergniaud, supplicié le dernier. Ces notes suprêmes furent ses dernières paroles. Comme ses compagnons il ne mourait pas : il s'évanouissait dans l'enthousiasme, et sa vie commencée par des discours immortels finissait par un hymne à l'éternité de la révolution.

Un même tombereau emporta les corps décapités, une même fosse les recouvrit à côté de celle de Louis XVI.

Quelques années après, en fouillant dans les archives de la paroisse de la Madeleine pour y retrouver les traces des sépultures du temps, les curieux lisaient, sur une feuille de papier timbré, le mémoire de frais du fossoyeur de ce cimetière, paraphé par le président qui en autorise le paiement à la trésorerie nationale, ces simples mots : Pour vingt-deux députés de la Gironde : les bières, 147 fr. ; frais d'inhumation, 63 fr. ; total, 210.

Telle fut le prix des pelletés de terre qui recouvrirent tout le parti des fondateurs de la république. Eschyle ou Sakespeare n'inventèrent jamais une plus amère dérision du sort, que ce mémoire du fossoyeur demandant et recevant son salaire pour avoir enseveli tour à tour toute la monarchie et toute la république d'une grande nation.

### IX.

Telle fut la dernière heure de ces hommes. Ils eurent, pendant leur courte vie, toutes les illusions de l'espérance ; ils eurent en mourant le plus grand bonheur que Dieu réserve aux grandes âmes : le martyre qui jouit de lui-même et qui élève jusqu'à la sainteté de victime l'homme immolé pour sa conviction et pour sa patrie. Les juger serait superflu. Ils ont été jugés par leur vie et par leur mort. Ils eurent trois torts. Le premier, de n'avoir pas en l'audace de leur opinion, en hésitant à proclamer la république avant le 10 août, à l'ouverture de l'assemblée législative. Le second, d'avoir conspiré contre la constitution de 1791, qu'ils avaient faite et jurée ; d'avoir ainsi réduit la souveraineté nationale à agir comme faction, prêté leur main au supplice du roi, et forcé la révolution à employer des moyens cruels. Le troisième, d'avoir, sous la convention, voulu gouverner quand il fallait combattre.

Ils eurent trois vertus qui rachètent bien de fautes aux yeux de la postérité. Ils adorèrent la liberté. Ils formèrent la république, cette vérité précoce des gouvernements futurs. Enfin ils moururent pour refuser du sang au peuple. Leur temps les a jugés à mort. L'avenir les a jugés à gloire et à pardon. Ils sont morts

pour n'avoir pas voulu permettre à la liberté de se souiller, et l'on gravera sur leur mémoire cette inscription que Vergniaud, leur voix, avait gravée de sa main sur la muraille de son cachot : Plût la mort que le crime ! *Potius mori quam fœdari !*

A peine leurs têtes eurent-elles roulé aux pieds du peuple, qu'un caractère morne, sanguinaire, sinistre, se répandit, au lieu de l'éclat de leur parti, sur la Convention et sur la France. Jeunesse, beauté, illusions, génie, éloquence antique, tout sembla disparaître avec eux de la patrie. Paris put se dire ce que s'était dit jadis Lacédémone après le massacre de sa jeunesse sur le champ de bataille : " La patrie a perdu sa fleur ; la liberté a perdu son prestige ; la révolution a perdu son printemps. "

Pendant que les vingt-deux Girondins périssaient ainsi à Paris ? Péthion, Buzot, Barbaroux, Guadet erraient, comme des bêtes fauves traquées, dans les forêts et dans les cavernes de la Gironde ; madame Rolland attendait sa dernière heure dans une cellule de la prison de l'Abbaye ; Dumouriez s'agitait dans l'exil pour échapper à ses remords, et Lafayette, fidèle du moins à la liberté, expiait, dans les souterrains de la citadelle d'Olmutz, le crime d'avoir été son apôtre et de la confesser encore dans les fers.

A. DE LAMARTINE.

## LES PRÉDICATEURS CÉLÈBRES.

### L'ABBÉ CŒUR.

**S**i vous avez suivi nos célèbres prédicateurs, vous en aurez remarqué un dont la tournure et la physionomie n'ont rien d'avantageux. Ses traits sont immobiles et ses yeux éteints. Sa démarche est gauche et sa contenance raide. Il ne sait pas même faire le signe de la croix avec grâce. Quand il ouvre la bouche, son organe semble pire encore que sa personne. " Sa voix, naturellement voilée, (c'est un de ses amis qui parle) monte et descend alternativement des gammes de tons toujours faux, depuis la note la plus gutturale et la plus creuse jusqu'au diapason le plus élevé, le plus vibrant, le plus aigu qu'il soit donné à l'oreille d'atteindre. " Ajoutez à ces agréments un geste continuellement saccadé, qui suit la parole comme un balancier monotone.

Mais écoutez quelque temps cet orateur si disgracieux, et vous allez voir s'opérer un des miracles du talent. Cet œil sec et froid s'imprègne de douceur et de mélancolie. Ce geste insignifiant devient touchant ou terrible. Cette voix criarde acquiert une largeur et une puissance merveilleuse. Tout cela du moins vous paraît ainsi ; — tant l'éloquence du prédicateur est juste, profonde, riche en tours harmonieux, en images frappantes, en style excellent !

Vous avez entendu l'abbé Cœur et vous ne songez plus qu'à revenir l'entendre ; car si la chaire actuelle n'a pas d'orateur plus incomplet physiquement, elle n'en a pas non plus moralement de plus parfait que lui.

Pierre-Louis Cœur est né à Tarare en 1805. " Tarare n'était, il y a soixante ans, qu'un humble village du département du Rhône. C'est maintenant une petite ville de sept mille habitants, et qui fait vivre plus de soixante mille ouvriers dans le Lyonnais. Elle est située sur la Tordine, à moitié chemin de Roanne à Lyon, couronnée de montagnes, et célèbre par les mousselines qu'elle envoie au monde entier. "

Or, au temps du roi Charles VII, il y avait un homme qui possédait des terres près de Tarare. Cet homme avait débuté par être simple commis aux monnaies, où l'avait placé son père,

orfèvre à Bourges. Mais son génie commercial avait bientôt franchi cette étroite et obscure prison, pour prendre un essor plus élevé. Et le talent qu'il avait déployé dans toutes ses opérations, le succès qui avait couronné tous ses calculs, avaient été si merveilleux, qu'au bout de quelques années de travaux, ses vaisseaux couvraient les mers et échangeaient dans mille ports les marchandises de l'Europe contre les richesses de l'Orient. Les princes italiens et mahométans, traitant d'égal à égal avec lui, recherchaient son amitié, et recevaient ses envoyés avec les mêmes honneurs que les ambassadeurs des rois. Deux cents commis et facteurs suffisaient à peine à l'étendue de ses relations ; en un mot, il était devenu le plus habile et le plus considérable négociant de son époque, et n'avait plus de rivaux dans le commerce du monde entier.

Cet homme fut accusé de sorcellerie par ses envieux, et reçut la visite de Chabannes et d'un seigneur inconnu. Il leur montra franchement ses sortilèges et ses maléfices. C'étaient d'immenses registres contenant des colonnes de chiffres tracés de la même main, des notes marginales sur la nature, la valeur et l'usage des marchandises énumérées à chaque page, des dissertations sur les productions et les besoins de chaque contrée, non-seulement de la France, mais de l'Italie, non-seulement de l'Italie, mais de l'Égypte et de l'Orient ; puis des observations sur la fortune, les relations et même le caractère des commerçants de ces diverses parties du monde, et mille autres détails témoignant de la patience la plus minutieuse et des connaissances les plus universelles.

Tels étaient les moyens avec lesquels le prétendu alchimiste faisait de l'or. Il avait en effet trouvé la pierre philosophale, c'est-à-dire la science du commerce, science encore ignorée en France, et dont le négociant de Bourges, par cette intuition qui caractérise les hommes de génie, avait deviné les grands secrets à travers les ténèbres de son siècle.

—Voilà un roi auquel il ne manque rien ! murmura Chabannes, stupéfait.

—C'est lui, au contraire, qui manque au roi ! ajouta l'inconnu, qui était Charles VII.

Et donnant le bras au négociant devant ses ennemis confondus, le roi le nomma son premier ministre et son argentier.

Vous avez compris que cet homme était le célèbre Jacques Cœur.

Les biens qu'il avait à Tarare, la similitude du nom, la voix du peuple qui est la voix de Dieu, les aïeux de l'abbé Cœur, presque tous négociants, ont fait croire que le prédicateur descendait de l'argentier. Cette opinion est celle de tous les anciens du pays.

Le pays lui-même, au reste, est plein des souvenirs de M. Cœur. "A trois lieues de Tarare, dit l'auteur du *Clergé contemporain*, s'élève le clocher de Sainte-Colombe. Jolie commune, pittoresque, variée, ses bois, ses fraîches prairies, les mille ondulations et tous les caprices de son terrain, le paisible mystère de ses vallées, tout y est plein d'un charme qui saisit l'âme doucement, la berce comme dans un beau rêve et l'invite à penser. Nul bruit du monde ne peut venir jusqu'à elle ; les abords en sont toujours difficiles et périlleux en hiver ; l'amitié seule soutient le courage des pèlerins qui veulent la visiter. Ceux qui tracent des routes et amènent avec eux la civilisation qui nous tue, ont oublié ce coin de terre.

Ici, au lieu le plus abandonné des hommes, à une demi-lieue du moindre village, sur le penchant d'un coteau, en face du château de Mont-Cellier, dont il ne reste que des ruines, vous voyez une sorte de flèche, surmontée d'une croix ; c'est la chapelle de M. l'abbé Cœur, il l'a fait bâtir en 1835, avec l'autorisation de M. de Pins ; c'est bien la chapelle catholique où l'on prie, où l'on médite, où l'on pleure. Voici un autel où il dit la messe ; voici une pierre où il s'agenouille sur le corps de sa mère, car il a recueilli à Sainte-Colombe cette dépouille chérie ; voici encore le prie-Dieu pour les longues heures où le corps se fatigue quand l'âme se nourrit de célestes pensées !

L'abbé Cœur est encore une preuve de ce que valent le succès de collège. Les siens furent aussi brillants que précoces. A l'âge de six ans, il récitait à haute voix et sans broncher, dans l'église de Tarare, les Evangiles du dimanche et la Passion de Notre-Seigneur. Il rêvait dès lors le sacerdoce et la prédication. Son professeur de rhétorique l'appelait le petit aigle, et ses camarades disaient : *Petit aigle deviendra grand*. Il soutint aux *Chartreux*, en 1820, une thèse publique contre l'abbé Lyonnet, depuis grand-vicaire de Lyon, sur le même sujet qu'avaient débattu Bossuet et le ministre Claude : l'autorité de l'église. Professeur de seconde à dix-huit ans, de philosophie à vingt-deux, l'abbé Cœur vint à Paris suivre les cours de MM. Guizot et Villemain, et reçut les ordres sacrés en 1829. Il débuta immédiatement dans la chaire de la pauvre église de Saint-Georges, à Lyon, puis dans sa paroisse natale de Tarare ; et l'on put voir de suite que nos grands orateurs sacrés comptaient un rival de plus.

Le beau caractère de l'éloquence de M. Cœur est sa haute impartialité politique. Il est toujours resté en dehors, ou plutôt au-dessus des partis. Plein de compassion pour les erreurs d'autrui, c'est lui qui s'écriait à Saint-Roch, en faisant allusion à M. de Lamennais et à son école : "Ah ! pauvre et défaillante humanité ! Tes rois de l'intelligence se sont émus sur leur trône, et l'on a vu tomber des cieus Lucifer, le fils de l'aurore, et il est allé se perdre dans le même abîme, avec ceux que les siècles avaient vus frappés de la foudre. Malheur à qui veut se mettre au point de vue où ils se sont égarés ! Fuyez ; sortez de ce cercle fatal : là ont péri de nobles âmes, dignes éternellement que le monde les pleure et que le Ciel en ait pitié."

Personne n'a oublié la lettre publique dans laquelle M. Cœur avoue ses sympathies pour M. Michelet, en faisant ses réserves sur les questions qui les séparent.

Les grandes prédications de l'abbé Cœur ont eu lieu à Lyon, à Nantes et à Saint-Roch. En 1835, il fut vraiment à la mode à Paris. La cour et la ville assiégèrent sa chaire, comme autrefois celle de Massillon. Le même succès se renouvelle chaque fois que l'orateur reprend la parole.

Voici comment le *Solitaire* rend compte des procédés oratoires de l'abbé Cœur : "Il médite le plus longtemps qu'il peut, sans écrire même une note ; et quand il se sent pénétré de son sujet, il écrit à course de plume. Le moment venu de prêcher, il ferme les yeux et se recueille, pour reconstruire dans sa tête la charpente et l'ordre entier du discours ; dès qu'il est bien sûr d'en tenir le fond, il parcourt son manuscrit sans intention de l'apprendre, mais afin que ce qui est meilleur dans le style vienne s'attacher à ce fond de la pensée. Cela fait, il parle, et ne fait pas contre Voltaire et Rousseau de ces tirades qui répandirent leurs ouvrages par milliers sous la Restauration."

Disgracié sous M. de Quélen, sans trop savoir pourquoi, M. Cœur est aujourd'hui comblé de canonicats, et a été nommé dernièrement professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne. A tous ces honneurs il préférerait peut-être le seul qui lui ait manqué jusqu'ici, celui de prêcher à Notre-Dame, à côté de MM. Lacordaire et de Ravignan. Il n'a pas de temps à perdre, s'il veut arriver à cette chaire avant de monter au trône épiscopal.

#### L'ABBÉ F. COQUEREAU.

L'abbé Félix CoquerEAU est né à Laval (Mayenne) en 1808, d'un ancien officier de l'Empire et de la fille de M. de Cormerey, ancien maire de sa ville natale. Il est allié du côté maternel à la famille de monseigneur de Hercé, évêque de Nantes, et à celle de l'illustre cardinal de Cheverus.

Comme tous les hommes de mérite, le jeune CoquerEAU fut un écolier paresseux et brillant. Il avait les versions et les thèmes en horreur, ce qui ne l'empêchait pas de remporter les prix de thèmes et de versions. A Laval, à Nantes et à Rennes, il se couvrit de ces lauriers universitaires que les mères arrosent de tant de larmes de joie.

A dix-sept ans, notre lycéen était bachelier ès lettres. Il vint alors à Paris se faire avocat, c'est-à-dire perdre son temps ; toutefois, en négligeant Bartole et Cujas, il étudia et apprit le monde qu'il connaît aujourd'hui mieux que pas un prêtre.

Il se disposait à plaider à Laval pour quelque mur mitoyen, lorsqu'un beau jour on ne le trouva plus dans la ville : ses amis (il en a toujours eu) s'informèrent de lui avec inquiétude, et sa famille leur annonça qu'il était au séminaire de Malestroit.

L'étudiant fougueux, l'avocat désenchanté, l'élégant homme du monde, avait eu sa rencontre divine comme Saul sur la route de Damas, et s'était brusquement et pour jamais retourné vers le Ciel.

Ajoutons cependant que l'abbé CoquerEAU garda dès lors un pied sur la terre : même dans l'ardeur d'une vocation soudaine, il sut concilier la tolérance avec la sévérité, la gaieté et la douceur avec la dignité et la force. Son digne maître à Malestroit fut M. Jean-Marie de Lamennais, le frère du célèbre philosophe. Il devina tout de suite dans le jeune clerc le prêtre destiné à jouer un grand rôle et à faire un grand bien dans le monde. De tels hommes sont malheureusement rares dans le clergé du dix-neuvième siècle.

Successivement vicaire à Laval et prédicateur au Mans, l'abbé Coquereau se dressa tout à coup dans les chaires de Paris à côté de MM. Cœur et Lacordaire. De 1835 à 1845 il a édifié de sa mâle éloquence les paroisses de Saint-Philippe-du-Roule, des Missions, de Saint-Eustache, de Saint-Germain-des-Prés, de la Madeleine, de Saint-Thomas-d'Aquin, de Saint-Roch, de Saint-Sulpice, etc. Nul n'a plus promptement que lui séduit la foule et nul n'a mieux su captiver son inconstance. Plusieurs prédicateurs célèbres ont perdu leur prestige, l'abbé Coquereau a toujours vu son influence grandir. C'est qu'il est avant tout orateur, et orateur du dix-neuvième siècle !

Cet éloge le flattera peut-être médiocrement aujourd'hui qu'une si haute mission l'appelle dans notre armée navale. Mais quelle que soit la destinée de l'aumônier de Sainte-Hélène et de Mogador, s'il quittait jamais la chaire de Paris, elle et lui se regretteraient bientôt amèrement.

Toutes les villes importantes de l'Ouest ont entendu avec admiration la parole entraînant de l'abbé Coquereau. En 1837, il électrisa à Brest les soldats et les marins, et reçut de leurs officiers un banquet d'adieu solennel. A Nantes, en 1838, il prêchait le carême avec l'abbé Cœur, et toute la ville courait de l'un à l'autre, et chacun d'eux figurait en ami dans l'auditoire rival. Qui ne se souvient des belles conférences de MM. Coquereau et Olivier, à Saint-Roch, en 1841 ; et de ce fameux carême de 1842, qui valut au jeune orateur le voyage de Sainte-Hélène ?

L'éloquence de l'abbé Coquereau est essentiellement brûlante et persuasive. Chez lui la science n'est que l'instrument du cœur ; le sentiment l'emporte sur toutes les raisons. Sa parole est une flamme qui jaillit irrésistiblement de sa poitrine. Il s'ensuit parfois quelque désordre, mais quel orateur véritable en est exempt ? Le désordre n'est-il pas la moitié du génie de Lacordaire ? Une autre grande distinction de l'abbé Coquereau, c'est la connaissance philosophique et religieuse des hommes et du monde. Il sait et il ose dire leurs vérités à tous nos rêveurs et à tous nos systèmes, à tous nos vices et à tous nos ridicules. Sa franchise et sa chaleur exaltent particulièrement la jeunesse. Après avoir assiégé sa chaire, elle assiège son cabinet, et là l'homme du monde triomphe encore par les grâces de l'esprit.

La figure vive et originale de l'abbé Coquereau personnifié bien son talent et son caractère. Malgré l'obésité précoce de sa moyenne taille, son geste est souple et facile. Il porte admirablement sa tête brune, aux traits accentués, ombragée d'une épaisse chevelure noire. Il a surtout un mouvement en arrière et un regard relevé, tout plein de fierté et d'énergie ; son inspiration, essentiellement communicative, lui jaillit par tous les pores et court comme l'électricité sur son auditoire. Imaginez l'effet de cette parole voilée et roulante, lorsqu'elle vous lance à bout portant des arguments comme celui-ci :

« La confession, prétendez-vous, n'est bonne que pour le peuple... Mais qui êtes-vous donc, vous qui parlez ainsi ? Vous êtes donc différents du peuple ?... Eh bien montrez-moi votre sang, ouvrez-moi vos veines, que j'apprécie et que je compare. Voilà une étrange assertion !... D'où vient-elle ?... de vos rangs peut-être, à vous qui dans vos utopies humanitaires, faites sans cesse appel au peuple, en proclamant sa puissance, sa moralité, sa force. — Insensés ! que faites-vous ? ou vous dites vrai, c'est-à-dire, si le peuple est grand, généreux, puissant, pourquoi donc la confession serait-elle bonne pour lui et non pour vous ! Ah ! c'est trop de modestie : j'en appelle à vous-mêmes... Que si, au contraire, vous mentez, avouez que vous êtes bien

couables ; car vous faites alors du peuple un instrument pour vos passions, vous hypocrites qui le caressez d'une main ; insolents qui le bâtonnez de l'autre !... »

Tel est l'abbé Coquereau, prédicateur sacré, l'homme que le pape Pie IX vient de nommer missionnaire apostolique.

Passons à l'abbé Coquereau, aumônier de Sainte-Hélène et de Mogador, à l'homme qui fait rentrer avec tant de bonheur le prêtre et la religion dans notre marine.

Cette grande mission de l'abbé Coquereau date de l'expédition de la *Belle-Poule* à la recherche des cendres de l'Empereur. Le pieux orateur poursuivait sa carrière en province, lorsqu'il apprit l'honneur insigne qu'on venait de lui faire ; il ne l'avait point sollicité, il refusa d'y croire. « Pourquoi moi plutôt qu'un autre ? » se dit-il modestement. C'était la reine elle-même qui avait suivi et admiré ses prédications à Saint-Roch en 1842. Elle s'y était trouvée un jour avec deux autres reines, la reine des Belges et la reine d'Espagne. Un autre jour elle avait dit au prédicateur :

— Monsieur, vous avez parlé comme un apôtre.

— Madame, avait répondu l'abbé, la vie d'une reine comme Votre Majesté, est bien plus éloquente !

M. Coquereau s'expliqua enfin son élévation, et vint se mettre à la disposition du prince de Joinville : — « Ma famille, dit-il dans ses *Souvenirs de Sainte-Hélène*, s'était associée à la gloire de l'Empire... Mon père avait servi pendant plus de trente ans ; deux de mes oncles avaient conquis, au prix de leur sang, le grade de colonel, et l'un d'eux était mort sur le champ de bataille. »

Cette expédition de la *Belle-Poule* mit le comble à la popularité de l'abbé Coquereau. On le vit, dans tous les tableaux du moment, bénissant le cercueil de Napoléon et l'escortant depuis Sainte-Hélène jusqu'aux Invalides. Il se rencontra lui-même, avec les princes et les généraux ses compagnons, dans les salons de cire et sur les tréteaux des Champs-Élysées. Ces épreuves, qui ruinent les gloires frivoles, consacrent les renommées sérieuses. Celle de l'abbé Coquereau eut le bonheur de survivre aux triomphes de la rue.

C'est qu'il avait accompli sur notre escadre un véritable tour de force. Enfermé durant plusieurs mois dans une frégate avec des officiers et des matelots, vivant de la vie mondaine de ceux-là et de la vie brutale de ceux-ci, frôlant des plis de sa soutane les épaulettes et le goudron, il avait su être aimable, tolérant, familier, sans cesser d'être digne, sévère, religieux.

Il faut dire que l'esprit et le cœur du prince de Joinville, complices des évangéliques projets de son aumônier, les secondait avec une toute-puissante discrétion. Mais il faut ajouter que nos états-majors maritimes jugent les prêtres qu'ils approchent avec une rigueur qui dépasse les scrupules du plus rude pouvoir ecclésiastique.

L'inaltérable gaieté de l'abbé Coquereau brava jusqu'au fameux baptême de la ligne. La reine avait demandé qu'il en fut exempt ; mais il voulut s'y soumettre comme tout le monde, et jamais néophyte plus joyeux et plus respecté n'égayait la burlesque cérémonie. Sa robe fut trempée des seaux d'eau traditionnels, mais son caractère sortit intact des quolibets du père La Ligne.

Nous n'insisterons pas sur les impressions de l'aumônier de la *Belle-Poule* ; lui-même les a consignées dans un livre éloquent. Nous renvoyons nos lecteurs aux *Souvenirs de Sainte-Hélène*.

M. Coquereau s'est retrouvé, dans les mêmes fonctions et avec le même succès, à Tanger, à Mogador et sur notre escadre d'évolutions. Dans le Maroc, il a su grandir avec sa mission et mériter les éloges suivants de la *Chambre des pairs* et du *Moniteur* officiel :

« Tous l'ont vu à Mogador, sur le pont du vaisseau amiral, partageant avec nos braves marins les dangers du combat sous le feu de l'ennemi; puis, après la victoire, allant, par une mer affreuse, dans une frêle embarcation et pendant plusieurs jours, porter de bâtiment en bâtiment les sublimes consolations de son ministère aux mourants et aux blessés.

Voilà le grand secret de l'abbé Coquereau : le dévouement à tous, et le dévouement sans relâche et sans bornes !—Dernièrement encore, à la Spezzia, entre Gênes et Livourne, la petite vérole se déclare sur un navire de l'escadre. Que fait l'évangélique aumônier ? Il demande à quitter le vaisseau amiral pour s'enfermer avec l'épidémie !

L'abbé Coquereau a réalisé de grands progrès religieux sur notre flotte. Il a obtenu la prière en commun des mousses, soir et matin. Il a fait assister les équipages à la messe du dimanche ;—devinez par quel excellent moyen ? En laissant chacun libre de s'en dispenser.

Cette messe à bord du vaisseau amiral est une magnifique cérémonie. L'autel s'élève au pied du mât d'artimon. Le pavillon national se déploie à son sommet. De tous les bâtiments rangés à l'entour, on voit le prêtre officier dans ses habits d'or. Derrière lui sont groupés les états-majors de l'escadre, en uniforme. A sa droite et à sa gauche les députations des équipages se rangent, debout, l'arme au bras, en grande tenue. Les matelots qu'elles représentent s'unissent à elles d'intention, sur le pont de leurs navires respectifs. Ces navires couvrent quelquefois un quart de lieue de mer,—vaste temple dont le ciel est la voûte, et le vaisseau amiral le sanctuaire. Quand la clochette annonce l'élévation de l'hostie, toutes les têtes s'inclinent à perte de vue, tous les drapeaux s'agitent, tous les tambours battent, et, dans les grandes circonstances, les canons saluent la présence du Dieu des armées.

Une autre cérémonie moins éclatante, mais plus touchante encore, ce sont les funérailles du marin. Le mort est élevé dans sa bière au dessus du carré des officiers. Le pavillon français lui sert de drap mortuaire. Toute l'escadre peut le voir et s'unit au service funèbre. Quand il est achevé, on descend le corps dans l'entrepont. L'aumônier le précède, les officiers le suivent. On arrive ainsi jusqu'au sabord de l'avant. On y suspend la bière sur une planche inclinée; le prêtre récite la dernière prière, fait un signe muet, et le cadavre tombe dans l'abîme. A peine entend-on le bruit de sa chute; l'eau se referme en bouillonnant, et le navire poursuit sa marche.

L'abbé Coquereau arrivera-t-il à son noble but ? Son influence et ses exemples rendront-ils, à notre flotte d'abord, puis à toute notre armée, ces aumôniers d'autrefois que tant de cœurs regrettent et que tant d'esprit repoussent ? Nos soldats et nos marins continueront-ils de souffrir et d'expirer sans secours religieux, sur les champs de bataille de la terre et de l'océan ? Espérons qu'un pareil abandon ne saurait se prolonger ; espérons au nom de l'humanité, si ce n'est au nom de la religion.

En attendant, M. Coquereau vient de se rembarquer une quatrième fois. Il a quitté de nouveau, pour continuer sa mission, la retraite charmante qu'il s'est faite à Paris, rue saint-Guillaume, et qu'il a meublée de précieux souvenirs de ses voyages.

On y voit réunis, dans ce pêle-mêle qu'avouerait un artiste, des bronzes, des tableaux et des armes, des chapelets arabes, des marines de Gudin et de Morel-Fatio, la clef d'une des forteresses de Mogador, des fragments de la pierre du tombeau, du chêne de la bière de Napoléon,—et la canne de jonc à pomme d'ivoire sur laquelle l'empereur appuyait son corps défaillant, lorsqu'il allait, du haut des rochers de sainte Hélène, regarder du côté de la France....

M. Coquereau a 38 ans à peine. Ses yeux ont vu les cendres de Napoléon et l'agonie du duc d'Orléans. Il est vicaire-général d'Evreux, chanoine titulaire de saint-Denis, et chanoine honoraire de Quimper, de Troyes, de Bayeux, etc. Il porte la croix d'officier de la Légion-d'Honneur, et il a eu l'esprit de refuser le Nichan de Tunis,—quand tout le monde le sollicitait.

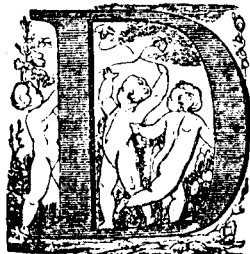
C. DE CHATOUVILLE.

# DÉCEPTIONS DE VOYAGES.

## AUX BORDS DU RHIN (1).

### III.

La légende d'Hildegonde et de Roland.—Le cabas de l'Anglais.  
—Andernach.—Ehrenbreitstein.



DANS ces temps héroïques où les coteaux du Rhin commençaient à se créneler de burgs, où les forêts étaient peuplées d'enchanteresses, et de guerriers qui faisaient retentir les échos du bruit des armes, il advint un soir qu'un chevalier, perdu dans les bois, vit s'allumer les étoiles une à une, au travers du feuillage, et chevaucha une partie de la nuit sans retrouver son chemin.

Après avoir longtemps erré, il découvrit, au fond d'une clairière, de blanches murailles surmontées d'une lumière lointaine. Son palefroi était harassé ; il se dirigea vers le manoir et sonna du cor à la tête du pont-levis.

En ce temps-là, les rives du fleuve n'étaient pas, comme elles le sont aujourd'hui, pourvues d'auberges à l'usage de l'opulence oisive et ennuyée ; sans quoi le paladin, plus riche d'honneur que d'argent, eût risqué de passer la nuit à la belle étoile. Mais l'antique hospitalité, dont les peuples barbares du Nord avaient transmis la coutume aux chrétiens, qui ne la connaissent plus guère, assurait à notre voyageur un généreux accueil.

L'hôte qui le reçut était un vieux chevalier nommé Raymond. Des pages, des écuyers s'emparèrent de la bride, et le guerrier, déposant sa lourde épée et s'avançant au-devant du seigneur, le suivit dans la salle d'honneur où le couvert était préparé.

Pendant le souper, l'entretien roula sur des sujets graves, et l'hôte de Raymond se montra aussi modeste, aussi prudent, aussi expert, en matière de passes-d'armes et de chevalerie, qu'un des preux de la table-ronde. Son air mâle et vigoureux, la finesse de son armure, le charme imposant de sa physionomie, semblaient indiquer au vieux baron un hôte illustre ; mais, quelle que fût sa curiosité, il ne se permit aucune question ; le voyageur est envoyé de Dieu : cela lui suffisait.

Bientôt l'étranger parut distrait ; ses yeux se baissaient souvent ; ses discours devenaient moins suivis, et le châtelain ne tarda pas à reconnaître la cause de ce trouble. Sa fille l'aidait à faire les honneurs du repas, et versait elle-même la liqueur dorée des coteaux du Rhin dans la coupe du paladin dont la main vigoureuse avait tremblé plus d'une fois. L'orgueil paternel de Raymond fut flatté, et un imperceptible sourire souleva l'onde argentée de sa belle moustache.

Hildegonde venait d'atteindre ses quinze ans : sa beauté pure et touchante inspirait à la fois l'adoration et le respect. Sa taille

était souple et svelte comme celle de Cléopâtre ; sa main, d'une blancheur d'hermine, était mince et effilée ; son sourire, plus doux, plus frais que la rosée du matin, découvrait des dents mignonnes, plus éclatantes qu'une grappe de muguet fleuri ; ses longs cheveux, ornés d'une tresse d'argent, ruisselaient sur son cou ; ils avaient la nuance blonde des raisins mûrs de Rheingau, ou des épis soyeux de l'orge, quand le vent du soir, empourpré des derniers rayons du soleil, les courbe et les dore à la fois.

Plus beaux encore étaient ses yeux, dont l'azur le disputait en limpidité au cristal des fontaines. De grands cils, d'une nuance plus sombre, projetant leurs demi-tointes allongées jusque sur le duvet des joues, faisaient penser à ces saules épais et soyeux qui se mirent dans un bleu ruisseau, le couvrant de leurs ombres, dont ils estompent au loin les bords.

Telle était cette charmante fille du Rhin, riche de ces attraits naïfs qui s'ignorent eux-mêmes ; spirituelle sans malice, intelligente sans défiance, et sur le front de laquelle n'avait passé aucune de ces pensées tristes, amères ou coupables, qui laissent leur sillon après elles et nuisent souvent à la beauté des femmes en gênant l'accomplissement de l'œuvre de Dieu. Ce lis venait de s'ouvrir au matin radieux d'une vie chaste et innocente, et tout ce que l'âme enferme de noble et de sublime apparaissait sur les traits du visage et se répandait au dehors comme le parfum d'un lis.

La dangereuse occupation de contempler tant de grâces absorbait, on le conçoit, un chevalier jeune et ardent, épris de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau. Mais la vertu surpassait en lui tout autre sentiment ; il sut imposer silence à ses regards, et, presque honteux d'une faiblesse intérieure indigne des héros ses modèles, il se retira, résolu de partir avant l'aube.

Il dormit peu, et le croissant de la lune s'était à peine dissous dans l'éther enflammé du matin, qu'il descendit au verger respirer cette fraîcheur, ce silence que la nuit en fuyant laisse après elle. Hildegonde l'avait précédé ; le guerrier l'aborde avec courtoisie, et à la faveur d'un long entretien, il admire les nobles qualités de sa compagne, qui à son tour ne peut se défendre d'estimer son hôte et de reconnaître qu'il l'emporte en prud'homme et en sagesse sur les jeunes seigneurs du voisinage. Hildegonde tenait à la main une rose.—Jusqu'à présent, murmure le chevalier près de se retirer, aucun signe n'a décoré mon blason, et quand mes frères d'armes célèbrent les grâces et les vertus de leur dame, je ne puis que baisser les yeux et me taire ; si vous daignez me permettre de faire peindre sur mon bouclier une rose, le seul vœu que j'ose former sera accompli.

La jeune fille reste un moment pensive, quelques pétales de la fleur s'échappent, et elle répond :—Las ! ce qui est beau dure bien peu. . . —Mais, ajoute le chevalier, ce que le Ciel sanctifie est éternel.

(1) Voir le 1er vol. de l'Album—1846—page 199.

En ce moment arrive le vieux Raymond, et Hildegonde, à la fois timide et résolue, laisse tomber, en se détournant à demi, la rose dans la main du paladin qui ne peut, tant son émotion est profonde, trouver une parole.

Témoin de cet engagement, le bon châtelain, comblé de joie, le ratifie aussitôt. Il vient de reconnaître, parmi les armes de son hôte, la terreur des infidèles, la victorieuse ennemie du croissant, la vénérable Durandal, fidèle compagne du neveu du grand Charles, de ce comte d'Anglaute, dont les exploits font retentir l'univers. Roland serre la main du vieillard ; il est plus humble, plus modeste encore, et presque embarrassé de sa gloire depuis qu'il se voit forcé d'en laisser briller l'éclat.

Cependant Raymond ne se lasse pas de contempler ce héros ; Hildegonde n'ose lever les yeux sur le demi-dieu dont elle se croit peu digne ; elle regrette presque qu'il ne soit pas un simple chevalier. C'est avec bonheur que Roland accorde aux prières de sa fiancée et de son père de passer un jour encore au manoir ; le devoir l'appelle sous les murs de Paris, assiégé par le farouche Agramant et par l'impitoyable roi d'Alger.

Le lendemain, il part, laissant et emportant l'espoir d'une douce union qui sera le prix de ses travaux.

Peu de temps après, les pèlerins, les ménestrels qui traversaient la contrée, faisaient retentir le castel d'Ingelheim, du bruit des exploits de Roland. Un an se passe, Roland ne revient pas : cependant la paix vient d'être signée ; Raymond est sombre, inquiet : pour Hildegonde, elle prie, elle attend et n'accuse que le sort.

Un soir, un chevalier harrassé de fatigue se présente au burg. Hildegonde a reconnu de loin le coursier de son fiancé, l'incomparable Bride-d'Or ; son cœur se serre, elle n'ose interroger le chevalier dont les traits son pâles et défaits. Compagnon de Roland, il l'a vu tomber dans la mêlée, et le héros expirant lui a remis pour elle un petit coffre en bois de cèdre, incrusté de clous d'argent et de pierreries. Le coffre contenait une rose fanée. C'est en vain qu'Hildegonde espéra mourir en la pressant sur ses lèvres.

† Dégoûtée du monde, elle prit le voile à l'abbaye de Frauenwerth, et obtint de son oncle, l'archevêque de Cologne, la permission de prononcer ses vœux au bout de trois mois.

Peu de temps après, un chevalier pleurait dans la salle d'armes d'Ingelheim, le front appuyé sur l'épaule du vieux Raymond, réduit à s'oublier, pour consoler le fiancé d'Hildegonde. Roland qu'on avait cru mort avait revu la lumière ; ses blessures étaient cicatrisées ; il était revenu, plein d'espoir, confier son bonheur à celle qui désormais appartenait à Dieu.

Au milieu des vastes plaines du Rhin, entre Bonn et Andernach, fameuses par les cinquante tours qu'y construisit Drusus Germanicus, et depuis, séjour des rois d'Austrasie, s'élèvent sept montagnes terminées par des crêtes couronnées de ruines. Ces sentinelles perdues du Taunus, disposées en éventail sur les deux rives du fleuve qu'elles regardent couler, ont chacune leur légende pieuse ou féodale, ou leurs épopées guerrières. Rome, les Francs, le paganisme, les fées, la croix, le croissant même ont laissé là des souvenirs. C'est une terre sacrée qu'eilleurent de grandes ombres, et dans le sein de laquelle on trouve des tronçons d'armes rouillées. La poésie de l'histoire fleurit sur ces roches déchirées dont les cimes perçant les nues semblent en rapport avec le monde idéal des cieux.

C'est au sommet d'une de ces sept pyramides que Roland désespéré, fuyant le monde, et secouant son armure, s'en vint, dit-

on édifier un hermitage. De là, ses yeux creusés par les larmes plongeaient sur le Frauenwerth, où vivait Hildegonde, au milieu d'une des vertes îles du Rhin. Ses regards, attachés à ce cloître, cherchaient en vain à la distinguer parmi ses compagnes, à la reconnaître sous ces longs voiles sombres, linceuls où marchent ensevelies celles qui sont mortes au monde. Un jour, il vit creuser une fosse, et descendre un blanc cercueil ; un nom monta jusqu'à lui porté par la renommée qui, cette fois, ne mentait plus. Le lendemain, on le trouva mort, assis devant sa cellule, les yeux entr'ouverts et fixés sur ce monastère qu'ils avaient si longtemps contemplé. L'âme de la fille de Raymond, en remontant vers Dieu, avait été chercher celle de Roland, et toutes deux réunies, elles avaient poursuivi leur voyage dans l'éternité.

Les débris d'un castel ruiné, dont les vents déracinent de temps en temps une pierre, marquent la place où le comte d'Anglaute se fit ermite ; la montagne, qui a gardé le nom de Rolandseck, située en regard du Dranchenfels, illustré par une autre légende qui rappelle celle d'Andromède et celle d'Angélique, domine toujours la Nonnenwerth qui recèle le tombeau d'Hildegonde. Seulement, au sommet du mont, il y a un cabaret, et dans les bâtiments du cloître, une auberge. Jadis en communion tendre, poétique et pieuse, la montagne et la plaine s'entendent encore : elles pleuraient alors et priaient de concert ; aujourd'hui, elles trinquent ensemble. Cette décevante révolution symbolise à merveille l'histoire poétique de l'Allemagne, du dénouement de laquelle l'orge et le houblon sont inséparables.

On voit que les conteurs d'autrefois se souciaient peu de contredire l'histoire, et que le plaintif accent du cor de Roncevaux n'avait pas retenti jusqu'aux bords du Rhin. Une autre légende franc-comtoise nous montre le paladin dans une situation à peu près analogue, fondant le cloître du Mont-Roland, près de Dôle, tandis qu'Iseult la Blonde gémit dans un monastère. Mais, ici, le héros se lasse de l'inaction ; il s'enfuit un jour tout furieux, à travers le Jura, pour fend, en passant, d'un coup de la Durandal, une roche énorme, non loin de Saint-Laurent, et va mourir à Roncevaux. Les échos apportent le son de son cor à l'oreille d'Iseult qui tombe morte. Ce qui rend cette chronique plus vraisemblable, c'est qu'elle contredit moins l'archevêque Turpin ; et puis, la roche fendue est toujours là.

Cependant, les sept montagnes que j'avais prises pour l'entrée des gorges du Taunus avaient disparu, et nous nous retrouvions dans une immense plaine. On entrevoyait à l'horizon ces cimes bleues, fuyant comme un troupeau sauvage. Nous n'avions eu qu'une décoration d'opéra sans profondeur, et nous restions ébahis derrière le théâtre : le fond de montagne venait d'être rentré dans sa coulisse.

Au moment où nous passions devant les ruines du château d'Hammerstein, qui servit d'asile à l'empereur Henri IV, lorsque Grégoire VII suscita contre lui Rodolphe de Souabe, j'éprouvai que la magie des souvenirs ne remplace pas celle de la nature. Profondément ennuyé de voir toujours la même chose, je fermai les yeux, et fus bientôt réveillé par une Anglaise qui daigna s'asseoir sur mon chapeau. Or, mon chapeau de feutre à larges bords était posé horizontalement sur mon visage. Elle parut mécontente d'être obligée de se déranger, et je vis qu'elle avait très-bien pris son parti d'user de ma tête comme d'un coussin. La gravité paisible et un peu grondeuse de son humeur, en pareille occurrence, me parut caractéristique.

Dans le salon du bateau se trouvait aussi une dame avec un enfant au berceau qu'elle avait couché le long du banc, où il dor-

maît. Mon Anglaise se leva avec ses deux filles, ses nombreux paquets, et forma aux pieds de l'enfant une nouvelle colonie ; mais comme la place était exigüe, elle posa avec le plus grand sang-froid un cabas très-lourd sur les jambes roses du nourrisson qui se réveilla. La jeune mère était outrée. Les Allemands présents se mirent à éclater du rire le plus large, le plus carré. Deux Français commencèrent à pérorer avec beaucoup d'indignation, pendant que la dame repoussait le cabas, que maintenait d'autorité l'Anglaise en disant d'un ton calme : " No, no, no..." La victime était une Provençale qui parlait peu, mais avait beaucoup rougi. Je ne sais si notre ministère eût intervenu, mais, à tout hasard, je posai le panier à terre. Albion le releva et repoussa assez vivement les jambes de l'enfant, en articulant : " Mauvais, mauvais..." Et la dame le tira en arrière pour faire place au cabas maudit.

Telle fut la conclusion : je ne pus m'empêcher d'admirer à quel point la politique d'envahissement est naturelle à ce peuple. Il n'y avait eu, de la part de cette lady, ni impatience, ni malice, mais agression instinctive, vouloir persévérant et sans scrupule. L'Angleterre agit dans l'Inde, dans le Texas et l'Orégon, précisément comme cette femme s'était comportée sur ce banc. Elle avait l'air doux, la physionomie noble et respectable. Peu de minutes après, comme si rien ne se fut passé, elle caressa l'enfant, et lui donna des bonbons. Mais la mère les lui arracha vivement et jeta ces friandises avec dédain. Il me sembla que le marmot eût préféré l'entente cordiale avec son indemnité.

Ces incidents avaient lieu comme nous passions devant Andernach, et me rappelèrent les inimitiés séculaires de cette ville avec Linz : elles remontaient à une ancienne guerre terminée par un massacre, à la suite duquel les habitants d'Andernach eurent les oreilles coupées par leurs voisins. Les meurtrés s'oublient, mais il paraît que les oreilles coupées deviennent sourdes à toute miséricorde. Autrefois, les prêtres d'Andernach faisaient chaque année en place publique un sermon contre les gens de Linz, et inculquaient dans l'âme de leur auditoire une telle rage, qu'il s'ensuivait des excursions terribles sur le territoire de Linz. Cette coutume dura jusqu'à l'occupation française. Andernach, des bords du Rhin, a l'air d'une cité romaine où le moyen âge commence à naître : il y a surtout une vieille porte de ville, qui paraît fort curieuse. Elle perd peut-être à être vue de près.

Les premières collines qui précèdent le Rheingau commencent à monotonner autour du fleuve aux environs de Muhlhoffe. C'est là qu'habita le comte Henri de Sayn, doué d'une vigueur prodigieuse : son épée pesait vingt-cinq livres. Un jour qu'il revenait de la croisade, fort empressé d'embrasser sa femme, son fils, il serra si tendrement la tête de ce dernier, qu'il lui enfonça dans le crâne les quatre doigts et le pouce, et l'écrasa comme un œuf. On ajoute qu'il en eut beaucoup de regret.

Ces coteaux, qui se rapprochent peu à peu du Rhin, se composent d'un tuf nankin, assez bien assorti à la pâleur du ciel et aux teintes grises de l'eau. Toute cette campagne est claire et vitreuse comme un tableau mal empâté ou comme une aquarelle anglaise.

Cependant, peu à peu les fonds se bituminent, en même temps que sur la gauche s'élèvent des hauteurs plus accidentées ; le Rhin s'élargit au-dessus de deux ou trois îles, et l'on aperçoit le profil menaçant et crénelé du fameux roc d'Ehrenbreitstein, capricieux voisin qui tour à tour a défendu ou menacé Coblenz, agenouillée sur l'autre rive ; ce point important a reçu le nom de

Gibraltar du Rhin. Heureusement nous ne prenons pas au pied de la lettre les figures de rhétorique. Ehrenbreitstein est un géant bravache qui montre les dents et une poitrine bardée de fer ; mais, en l'abordant par derrière, on réussirait à lui sauter sur la croupe.

Un vrai touriste ne passerait pas là sans visiter cette formidable citadelle ; je préfère avouer la profonde mélancolie que me cause l'aspect des forteresses, mélancolie sans charme, mêlée d'effroi et qui me serre le cœur. D'ailleurs, il eût fallu des permissions sans nombre, et ce lieu n'offre, à mon sentiment, que deux objets curieux : un écho qui répond, pourvu qu'on lui joue du cor, ce qui me semble prétentieux de sa part, et un puits de cinq cent quatre-vingt pieds de profondeur, où il n'est peut-être pas permis de faire des ronds. Les échos, à la longue, impatientent ; je ne sais pourquoi l'on dit qu'ils *répondent*, tandis qu'ils se bornent à répéter à satiété les questions qu'on leur adresse, ce qui n'est pas le propre d'une nymphe intelligente et bien élevée. D'ailleurs, un écho virtuose, comme celui d'Ehrenbreitstein, est d'un mauvais exemple, par la cohue d'instrumentistes qui courent. Les Français ont fait retentir, en 1799, ce fort imprenable, d'un fracas inaccoutumé, lorsque l'ayant pris, ils en firent sauter la poudre. Cette citadelle peut contenir quatorze mille hommes, avec des vivres pour cinq ans. Si j'avais l'honneur d'être général d'armée, je passerais probablement à côté, en poursuivant ma route : c'est peut-être un des nombreux motifs qui font que je ne le suis pas.

#### IV.

Coblenz : Saint-Castor.—Fontaine Napoléon.—Les rucs.—Le dernier émigré.—L'hôtel du Géant, etc.

Le soleil du soir empourprait les coteaux, lorsque le bateau à vapeur vint s'amarrer au quai de Coblenz, située, comme son nom l'indique, au confluent de la Moselle. Avant de toucher terre, on voit, sur la rive, deux tours romanes très remarquables vers lesquelles je m'empressai de courir. Saint-Castor est, parmi les églises byzantines qui bordent le Rhin, l'une des plus anciennes et des plus pures. La voûte repose sur des colonnes corinthiennes, et les basses-neufs, à plein cintre, ayant tassé, les demi-cercles se sont élancés en laissant de l'espace autour de la clef, ce qui a fait croire à quelques archéologues que les voussures étaient primitivement surbaissées. Il n'en est rien ; seulement, les fissures ont été successivement mastiquées avec soin.

C'est de Saint-Castor que provient le plus ancien monument de notre langue, qui commence à pousser, comme de la mousse, sur l'édifice latin, vermoulu et rongé par le temps et les idiomes du Nord. Le fameux traité de paix de 860, entre Charles le Chauve, Louis le Germanique et Clothaire, fut arrêté et juré sous ces voûtes carlovingiennes, que, plus tard, fit retentir Saint-Bernard, prêchant la guerre sainte. Ce sont ces portes sacrées que le gibelin Henri le Vieux vit se fermer contre lui. On est obligé d'admirer là, comme dans plusieurs basiliques du pays, des tableaux de Zick, à l'égard desquels nous serions froids, s'il ne fallait respecter les préjugés.

Sur la place il y a une fontaine assez noire, et contre le piédestal, ces mots :

EN 1812

MÉMORABLE PAR LA CAMPAGNE DE NAPOLÉON  
CONTRE LES RUSSES,  
FAIT SOUS LE PRÉFECTORAT DE JULES DOAZAN.



Et plus bas, ce commentaire tristement ironique :

VU ET *approuvé* PAR LE GÉNÉRAL RUSSE  
COMMANDANT A COBLENTZ  
1813.

Ce Russe était un ex-Français, M. de Saint-Priest, qui, comme on le voit, avait oublié sa langue jusqu'à l'orthographe, inclusivement. Mais le peuple, qui comprend mal le bel-esprit russe, même quand il s'énonce en mauvais français, n'a gardé que le souvenir du souverain qui fit couler pour lui cette eau pure ; il appelle toujours ce monument : FONTAINE NAPOLÉON.

Coblentz devient désert quand la nuit règne depuis deux heures ; quelques refrains d'étudiants animent seuls ces rues inégales, curvilignes pour la plupart, imposantes par le style ou l'âge des bâtiments, et qui donnent l'idée d'une cité plus grande que celle-ci ne l'est en réalité. Il y a une ruelle, la plus étrange, la plus risible du monde. Elle est adossée à un vieux rempart, et formée de cahuttes, ou mieux, de niches de dix à douze pieds de haut, construites en vieux madriers, ou avec de vieilles caisses surmontées d'un toit. Cela ressemble à une série de cages destinées à une ménagerie : une case au rez-de-chaussée, à laquelle une serviette servirait de tapis, et une case au-dessus constituant l'étage ; les croisées occupent toute la façade et servent fréquemment de cheminées. Ces disgracieux pastiches du domicile de Diogène sont sales et puants : leurs locataires n'articulent pas une syllabe, ne font pas un geste, que l'on entend ou ne voie du dehors. Je les ai revus le lendemain, et leur ai trouvé un air cynique et narquois ; ils entremêlent d'hortensias bleus, de myosotis et de daturas, ces bouges horribles qui durent être fondés par des Bohémiens issus des Arabes du désert. Aucun touriste n'a signalé ce quartier bâti pour des nains, et peuplé de gens plus grands que leurs logis fétides, étriqués et rapiécés comme des guenilles de malingreux. La race à qui ces repaires curieux servent de carapace m'a semblé étrangère au sol, insouciant, mais laborieuse. Hommes et femmes, tout travaille là-dedans. Bizarre image du prolétariat dans la propriété.

Cette ruelle aboutit à un quartier magnifique, entremêlé de vastes casernes et de beaux hôtels du dix-huitième siècle, qui font songer au temps où Coblentz a servi de refuge et de quartier-général aux débris de la noblesse française, réunis, à l'époque de l'émigration, sous le commandement du prince de Condé. C'est là que flottèrent les derniers drapeaux blancs, là que, malgré les orages de la révolution, s'agitaient encore dans les plaisirs, les restes de la cour de Versailles. Ce n'étaient, dit-on, que fêtes, que bals ; le vieil esprit français jetait ses derniers feux, et lorsque, par toute la France, s'étendait déjà la sombre Terreur, l'ancien régime s'était réfugié là, avec ses illusions et ses grâces légères.

Il s'agissait, suivant eux, d'une courte et joyeuse campagne ; les dames étaient venues se mettre à l'abri pendant l'orage avec un petit bagage de campagne ; les hommes, avec leurs habits de gala et une épée. Je crois les voir assis, le soir, continuant la tradition des petits soupers, dans un de ces somptueux hôtels ; gazouillant, à la clarté des girandoles de cristal, ce babil léger que nous ne savons plus, et formant de nouveaux projet de fête, après la délivrance du roi. Tout à coup la foudre éclate au milieu de ce monde élégant et insoucieux : le canon du dix août annonce la fin de l'ancienne monarchie.

Coblentz dut offrir alors un spectacle unique. Que d'officiers ornaient cette brillante armée de Condé, sans général et sans sol-

dat ! les partis, les coteries, avaient survécu à l'exil et au danger commun : ce petit monde était divisé en deux camps : les royalistes purs, ceux qui regardaient Louis XVI et le comte de Provence comme des philosophes, suivaient, avec les femmes et les muguets du temps, la bannière du comte d'Artois : les *politiques émigrés plus tard*, c'est-à-dire les magistrats, les financiers, les membres de la Constituante, étaient dédaignés, et se ralliaient à *Monsieur* qui, lui, résidait en Westphalie. Les préparatifs de campagne furent des plus coquets ; la fantaisie la plus galante présida au choix et à la coupe des uniformes. Prodiges et vainqueurs, nos gentilhommes furent d'abord adorés sur ces rives du Rhin, où plus tard, dans les jours de misère, ils devaient se heurter à d'infâmes poteaux leur interdisant l'entrée des villes, en ces termes : "*L'accès est interdit aux mendians et aux émigrés.*"

Ainsi, cette fleur de la noblesse française, sémillante naguère et radieuse dans les rues de Coblentz, fut bientôt fanée ; on en rencontrait ça et là quelques restes épars, errant, déguisés, la valise sur le dos et le bâton à la main, à travers les routes solitaires de la Suisse ou de la Forêt-Noire. Dans cette foule obscure se confondirent des hommes destinés à régner un jour, et des rois détrônés, tels que Gustave IV, se servant à eux-mêmes de valet de chambre.

Comme j'évoquais ces souvenirs à travers les rues silencieuses de Coblentz, j'atteignis un petit vieillard fort pimpant, qui cheminait sur la pointe des pieds, en chantonnant en fausset un vieil air tout à fait de circonstance : "Que de grâce, que de majesté !..." Un Français au bord du Rhin est une bonne aubaine ; j'abordai ce compatriote pour lui demander mon chemin ; il me répondit avec la bienveillance obséquieuse d'un autre temps, et s'offrit même à me servir de guide. Je lui demandai s'il était depuis plusieurs jours à Coblentz.

—Monsieur, me dit-il, j'y suis venu un peu en camp-volant avec Monsieur de Provence ; je me proposais de retourner en France avec ces messieurs, mais j'ai été retenu jusqu'ici par quelques petites affaires : je compte partir prochainement.

—De sorte que vous êtes en camp-volant depuis plus d'un demi-siècle ?...

—En vérité, palsambleu ! le compte est juste, et vous me voyez un peu en retard.

Cet émigré qu'avait oublié le temps, et qui s'oubliait lui-même au bord du Rhin, complétait à point nommé mon impression, en donnant un corps à ma rêverie. Il avait gardé dans leur intégrité les idiotismes, les locutions de sa jeunesse, et il parlait encore français... en Français. Il se nommait le chevalier de Maisonsseule : en 1792, un Allemand fort riche s'était éprise de lui, et il avait daigné l'épouser après la défaite des chevaliers de Condé. Il s'était proposé de la mener en France ; mais il remettait de mois en mois son retour d'émigration, depuis quarante-trois ans. Le sentiment patriotique est étrange, impérissable : ce pauvre chevalier n'eût pas supporté la pensée d'un exil éternel, il le subissait cependant avec nonchalance. Son âme s'était accoutumée au frugal ordinaire de l'espérance.

Chemin faisant, le chevalier de Maisonsseule m'entretenait des plus belles dames de l'ancienne cour, et m'en demandait des nouvelles. Souventes fois, il accompagnait sa question d'un — Toujours jolie ?... accentué avec un air de confiance adorable. Il ne savait rien de l'histoire de ce siècle, n'ouvrait jamais les journaux, et avait perdu toutes ses relations avec notre

pays. Je ne devinai pas d'abord à qui il songeait, quand, me demandant des nouvelles de *la petite mamselle Necker*, il ajouta :— *On la dit devenue belle esprit.*

Il s'agissait de feu Mme de Staël. La révolution et tous ses forfaits se résumaient, à ses yeux, en un triumvirat plaisait : Monsieur de La Fayette, Monsieur de Robespierre, et Buonaparte ; il les coiffait d'un même bonnet rouge, et ne daignait pas donner du *Monsieur* au dernier des trois. Comme il était plus récent, les ressentiments du chevalier étaient moins éteints. Du reste, ses notions historiques, à cet égard, étaient vagues et effacées. Déjà mûr en 1800, il n'entrevoyait l'Empire que comme un songe rapide. Il se plaignait fort des envahissements du tiers Etat, qui avait renversé Charles X, et s'apitoyait sur notre sort d'être gouvernés par des gens de rien. Aucun nom nouveau n'avait pu se fixer dans sa mémoire, et, dans son dédain naïf pour la bourgeoisie, il ne s'imaginait point qu'il risquait de parler devant un autre qu'un gentilhomme. C'était une évocation complète du dernier siècle, le dernier des Mohicans de l'émigration. Petit, fluët, avec une figure de douairière et des airs chevaleresques du siècle de Louis XV ; la protestation la plus entière et la plus bouffonne du passé contre le présent ; le beau Léandre incorrigible et décrépît. En me quittant, il me donna rendez-vous à Paris, et retourna chez lui, à ce pied-à-terre où il était en suspens, comme l'oiseau sur la branche, depuis un demi-siècle. Il eut soin de me témoigner son regret de ne pouvoir m'être utile dans une ville où il avait formé peu de relations, parce qu'il n'avait jamais eu l'intention de s'y établir. Je l'entendis de loin fredonner un petit air nouveau de Monsigny.

#### Un mot sur l'hôtel du Géant.

J'avais fait porter ma malle à cet hôtel, le plus apparent, le plus magnifique du quai, avec une belle enseigne tirée à deux ou trois exemplaires, et un domestique me conduisit à ma chambre pendant que le souper s'appropriait. D'abord il me fit traverser cinq ou six pièces, une cour terminée par une voute, sous laquelle une porte étroite nous mena dans une autre cour plus petite, au delà de laquelle un corridor aboutissait à quelque degrés que nous montâmes. Ensuite l'on redescendit et l'on se trouva en face d'un perron. Il fallut franchir deux étages, dont les escaliers ne se faisaient pas suite ; puis une enfilade de corridors ; enfin, une porte fut bruyamment ouverte, une bougie, placée sur la commode, fut allumée, et mon guide silencieux s'évanouit.

La fenêtre ouverte donnait sur un amas de toitures moussues, de hangars et de murailles pâles ; le silence était profond ; les pas sonores du domestique s'éloignant à travers ce labyrinthe, en augmentaient encore la triste impression. Je m'assis, très-las, sur une chaise, saisi tout à coup du mélancolique effroi du prisonnier, et persuadé que je ne retrouverais jamais mon chemin jusqu'à la salle à manger. J'ouvris la porte et plongeai un regard au fond de cette obscurité peuplée de grandes ombres, sur lesquelles se détachaient des fonds clairs sans contours arrêtés.

Un froid esprit ennemi de la lumière profita de cette imprudence pour souffler la mienne, et je tombai dans les plus épaisses ténèbres.

La distance où j'étais de la cuisine m'apparut dans sa lugubre horreur, et je me sentis découragé. Je m'avisai que dans quelques semaines on trouverait des rats d'un excessif embonpoint, dansant en rond autour d'un squelette étendu sur une malle à demi rongée ; cette lubie germanique me causa un mélange de détresse et d'hilarité qui me rendit le courage de m'aventurer dans ce désert habitable ; mais comme je sortais, un râle strident d'homme qu'on égorge me fit tressaillir : c'était quelque Allemand qui ronflait. Ayant, pour fermer ma porte, tourné environ trente fois dans la serrure une clef bien inutile, je m'égarai parmi ces solitudes de pierre et de plâtre.

Ce que je fis de chemin est impossible à décrire ; mon odyssee menaçait d'être aussi longue que celle du fils de Laerte. Je me cassais le cou à des degrés imprévus, je me heurtais à des murailles, avec la conviction de parcourir des espaces inconnus ; lorsque mes mains rencontrèrent une série de cordons de sonnettes. Je les tirai tous à la fois de toutes mes forces, et j'écoutai : aucun bruit, soit qu'elles fussent détraquées, ou qu'elles aboutissent trop loin. Telle était pourtant ma dernière espérance, et je m'y cramponnai pendant plus d'un quart d'heure.

Enfin, des pas firent crier les poutres, et un valet me parla allemand avec assez de volubilité. Voyant que je ne croyais pas aux idiomes du Nord, il prit ma clef, en regarda le numéro, et me fit signe de le suivre. Un moment après, il me réintégra dans ma chambre, avec l'air satisfait d'un homme qui a deviné votre pensée ; il ne comprit rien à mes gestes désespérés, tenant à son inspiration comme une mule à son caprice ; j'enfantai un projet d'évasion. Dès qu'il se fut éloigné avec sa chandelle vacillante, je pris mes souliers à la main, et le suivis de loin, retenant mon souffle et trotinant à pas de voleur. C'est ainsi que je revins au monde, et que je franchis le seuil de la salle, au grand ébalissement du valet, qui me vit tout à coup derrière lui. Ceux qu'on induit dans ces oubliettes n'ont pas, à ce que je conjecturai, l'habitude de reparaitre. On sortait de table, j'eus l'agrément de manger seul et de payer double.

L'hôtel du Géant s'est agrandi peu à peu, absorbant une à une les maisons d'alentour, qu'on a percées, reliées par des corridors, des ailes, des cours, des voutes ; d'où cette bizarre profusion de compartiments dont on ne peut se rendre compte. Après avoir tâté d'une douzaine de mets, rebuté par la monotonie de cette occupation, et voyant qu'une procession de cavaliers-servants se préparaient à renouveler le menu, je m'esquivai et reconnus, du dehors, que l'on continuait à fournir au souper du convive absent ; ce service fantastique se poursuit peut-être encore à l'heure qu'il est, pareil à la chasse de Lutzow, qui force, pendant cent ans, un dix-cors qui déchire et boit les nuages de la Forêt-Noire.

FRANCIS WEY.

(A continuer.)

## LA FLEUR DE LIS.

**E**N 1794, il se passait à Nantes, dans la maison d'un agent secret de la commune, d'une espèce d'espion, de provocateur politique, un drame bourgeois que nous allons raconter le plus brièvement qu'il nous sera possible.

Il y avait donc à Nantes, en 1794, un personnage équivoque, redoutable, redouté de toute la ville. Cet homme n'était guère qu'un agent de bas étage; mais il avait le génie de l'inquisition politique : il devinait ce qu'il ne savait pas comprendre : il sentait, il flairait ce qu'il ne voyait pas encore; il excellait à faire la chasse aux suspects et aux aristocrates, et il était bien rare qu'il passât un seul jour sans avoir mis quelque tête dans sa gibecière. Il se nommait Glisson.

A l'époque dont il s'agit, la fille de cet espion, une belle jeune fille, nommée Fleurette, avait pris la mystérieuse habitude de se hasarder chaque soir dans une chambre isolée de la maison de son père; cette maison était située dans la rue Basse, au fond d'un vieux faubourg, et la chambre abandonnée, dont il s'agit, avait vu mourir la mère de Fleurette.

Une fois dans la sombre solitude de cette asile, la jeune fille posait doucement, sur un meuble, un falot dont la triste clarté avait quelque chose d'effrayant en un pareil lieu : elle s'approchait avec respect de ce lit où elle avait reçu, de sa pauvre mère, des adieux et des baisers suprêmes; elle prenait, dans les plis de sa robe retroussée, des bouquets éclatans dont elle se plaisait à émailler la couche mortuaire, comme si elle eût voulu jeter sur un fantôme un magnifique linceul de fleurs et de verdure; ensuite elle tirait d'une cachette qu'elle avait pratiquée dans l'édredon de l'oreiller, un livre bien dangereux, un livre maudit à cette époque... un livre de messe!... Et la jeune fille, agenouillée au pied du lit, nous allons dire aux pieds de sa mère, lisait à voix basse une prière pour les morts.

Un soir, après avoir longtemps pleuré, longtemps prié, suivant la secrète coutume de sa piété filiale, Fleurette entendit au loin, dans les rues du voisinage, des voix confuses, des clameurs équivoques; les cris se rapprochèrent peu à peu; on vociférait dans la foule : "A bas le chouan! à bas le traître! à bas l'aristocrate!" Fleurette entr'ouvrit une fenêtre, sans penser au danger de sa curiosité imprudente; elle aperçut presque aussitôt un homme qui s'avavançait en courant dans la rue, pour se dérober, sans doute, au châtement de la justice populaire. Malgré l'horrible péril qui le menaçait et qui allait déjà l'atteindre, le malheureux s'arrêta tout à coup, les yeux fixés sur la fenêtre entr'ouverte et sur la jeune fille qui venait de l'entr'ouvrir; il mesura d'un seul regard la distance qui le séparait de cette croisée dont la hauteur n'était pas précisément bien effrayante; il prit tout son courage, tout son désespoir à deux mains, et il s'élança comme un insensé, au risque de se briser la tête contre la muraille!... Fleurette jeta un cri de terreur; elle saisit son falot; elle s'enfuit toute tremblante, et la justice du peuple continua de fureter dans les rues du faubourg, à la piste d'un aristocrate.— L'aristocrate s'était réfugié chez un agent de police!

Quoiqu'elle eût grand'peur des passans inconnus qui s'avisaient de pénétrer dans une honnête maison par la porte de la fenêtre. Fleurette ne tarda point à se rassurer sur l'étrange visite qu'un homme avait daigné lui rendre, dans la chambre de sa mère; elle regretta d'avoir si mal accueilli le mystérieux visiteur; elle résolut de réparer une faute qui lui semblait un crime de lèse-hospitalité, et, instinctivement, elle se promit de n'en rien dire à son père qui lui faisait peur.

Fleurette puisa dans le sentiment d'un devoir imaginaire la hardiesse de se lever pendant la nuit, de traverser la cour, son petit falot à la main, de monter sans crainte un escalier dérobé, de pousser d'une main ferme la porte qu'elle avait laissée entr'ouverte en fuyant, et de s'aventurer ainsi, toute seule dans cette chambre sépulcrale, habitée par la mémoire de sa mère.

Jugez de sa douleur et de son effroi : au premier pas qu'elle tenta de faire, au premier regard qu'elle essaya de jeter dans cette salle, elle aperçut tout près de la fenêtre, un homme étendu sur le parquet, pâle et immobile comme un mort; elle eut peur; mais une voix mystérieuse semblait lui dire : Marche! marche! et la jeune fille se mit à marcher; Fleurette avait toujours peur... mais une puissance invisible la força de s'agenouiller devant cet homme, et la voix mystérieuse, qui était celle du pressentiment, sans doute, continua de lui parler au fond du cœur. Elle lui disait :

—Prends pitié de ce malheureux, de ce proscrit!

—Que me faut-il faire? répondait la conscience de la jeune fille.

—Pose ta main dans la main de ce jeune homme... Eh bien!

—Sa main n'est pas froide! s'écria Fleurette... il vit encore!

—Soulève tout doucement sa tête, écarte les touffes de cheveux qui couvrent son front et qui cachent une blessure....

—Du sang!....

—Oui, du sang qu'il faut étancher avec ton mouchoir, Fleurette!

—Le voici.

—Un peu d'eau sur ses yeux, sur ses lèvres, sur toute sa figure....

—J'ai versé sur lui ma dernière goutte d'eau.

—A merveille! Regarde maintenant, Fleurette : voilà ton miracle!

Fleurette regarda le pauvre blessé qu'elle avait secouru... et, au même instant, le jeune homme passa la main sur son front, pour en écarter, à son tour, les boucles de ses longs cheveux noirs; il rouvrit lentement les yeux dont le premier regard s'en alla caresser le charmant visage de la jeune fille; il voulut se relever... mais les forces lui manquèrent tout à coup, et il tomba aux pieds de Fleurette, aux pieds de son sauveur, à genoux, les mains jointes, dans l'attitude d'un malheureux qui souffre et qui supplie.

Le jeune homme et la jeune fille se contemplèrent longtemps en silence, et l'on eût dit que quelque chose d'extraordinaire venait de s'opérer en eux; ils échangèrent des regards et des sourires d'une douceur extrême, et dont le secret n'appartenait en-

core qu'à Dieu seul ; ils tressaillirent en même temps, sous l'influence d'une volonté irrésistible qui les entraînait, et qui les poussait l'un vers l'autre ; enfin, dominé par un pouvoir surnaturel qui donnait à son cœur et à son esprit l'éblouissement d'une extase, Fleurette s'avança vers ce jeune homme qui avait l'air de l'appeler et de l'attendre ; elle osa lui prendre la main qu'il avait osé lui offrir ; et, après un moment d'incertitude qui était le dernier effort de sa pudeur contre la fascination qui l'avait éblouie, Fleurette lui dit d'une voix émue :

—Je ne sais pas qui vous êtes, mais il me semble que je vous connais déjà ; je ne vous ai jamais rencontré dans ce monde, mais il me semble que je vous ai déjà vu cent fois au moins ; vous ne m'avez jamais parlé, sans doute, mais il me semble que je me rappellerai le son de votre parole, pour peu qu'il vous plaise de me répondre ; nous sommes bien étrangers l'un à l'autre, et pourtant il me semble que je vous aime et que je vous ai toujours aimé... Qui donc êtes-vous ?

—Un malheureux....

—J'en étais sûre !

—Un proscrit....

—Je m'en doutais !

—Des ingrats m'ont trahi en me voyant, le peuple a crié : Mort à l'aristocrate !.. et quelques méchants m'ont blessé.

—Quel est votre nom ? votre état ? votre famille ? D'où venez vous et où allez-vous ?

—Vous le saurez demain....

—Comme il vous plaira.. A demain ! D'ici là vous serez sous ma protection et sous la protection de ma mère qui est dans le ciel ! Adieu.

—Adieu ! J'ignore, à mon tour, qui vous êtes ; notre vieille amitié.. commence aujourd'hui seulement, vous le disiez tout à l'heure ; nous sommes bien étrangers l'un à l'autre, mais il me semble aussi que je vous ai déjà aimée, que je vous aime, et que je vous aimerai toujours.

—Je l'espère !

Le lendemain, à son réveil, le protégé de Fleurette trouva, dans la chambre qui lui servait de refuge, de petites provisions que sa protectrice avait eu le soin d'y apporter, à l'intention de son nouvel ami ; il trouva sur un meuble des brochures, destinées aux menus plaisirs de sa journée ; il trouva du linge, des vêtements, tout ce qu'il lui fallait pour opérer en lui une élégante métamorphose ; certes, c'était là un beau rêve pour un proscrit.... et il sommeilla tout le jour, tant il avait peur de réveiller les souffrances et de dissiper les songes heureux !

Le soir venu, cette femme, cette jeune fille, qui était si belle et si bonne, prétextait sa visite habituelle dans la chambre de sa mère pour visiter un beau jeune homme qu'elle s'était promis de sauver par la seule puissance de son dévouement et de son courage : elle le força de s'asseoir dans un fauteuil qui touchait presque à celui qu'elle venait de prendre ; elle lui dit, en le regardant avec une attention toute joyeuse, comme si elle eût admiré, dans sa personne, un changement qui était son ouvrage :

A la bonne heure ! je vous reconnais à grand'peine, et je vous en félicite ! Dieu merci, vous voilà revenu de votre terreur, tout-à-fait remis de votre fatigue, et votre blessure était heureusement fort légère ; il vous reste quelque chose à m'apprendre, n'est-il pas vrai... Parlez moi donc, mon ami, je vous écoute.

—Mon récit ne sera pas long, Fleurette, car la seule noblesse de ma famille est déjà la moitié de mon histoire ; je suis le

comte Louis de Figeac.... un royaliste, un aristocrate, un émigré !

—Mon Dieu ! s'écria l'innocente jeune fille, cette odieuse émigration est donc rentré en France ?

—Non, mais j'ai voulu y rentrer, et le ciel a récompensé mon audace : je vous ai vue, et je suis sûr de me souvenir de Fleurette.

—Et le motif.... le motif réel de votre voyage dans ce pays, par le temps qui court et par les lois impitoyables qui punissent les traîtres ?

—Je vais vous le dire : ma mère, qui m'attend dans ce monde affreux que l'on appelle l'exil, possédait autrefois, dans les environs de Nantes, une vieille résidence dont elle adorait la vaste et solennelle tristesse ; c'était là une magnifique terre qui se peuplait, aux yeux de ma mère, des grands noms, des beaux souvenirs de son illustre famille ; ce qu'il y avait surtout de bien cher et de bien précieux pour elle dans cette noble thébaïde, c'était la mémoire, c'était le fantôme d'un enfant qu'elle avait perdue, d'une jolie fille qu'elle pleurait encore après cinq ans de douleur, de regrets et de larmes. La veille de son départ pour l'Allemagne, avec la douce pensée, avec la douce illusion d'un retour en France, ma mère s'en alla planter, en pleurant, sur la tombe de sa fille, aux bords du marbre tumulaire, une petite fleur, un lis du jardin, dont le double symbole représentait, au fond de son cœur, la noblesse presque royale de sa race et l'innocence presque divine de son enfant ! La pauvre femme se trompait, aussi bien que toute l'aristocratie française : le simple voyage des aristocrates a duré plus d'un jour ; il durera bien des années, peut-être, et ma mère commence à désespérer de pouvoir s'agenouiller encore sur le tombeau de sa fille ! Je suis maintenant son fils unique. Fleurette, et le moindre désir, la moindre volonté de sa malheureuse vieillesse est un ordre pour moi : elle m'a ordonné de revenir secrètement en France, de me glisser dans le jardin de notre domaine de Figeac, de prier pour elle sur la terre bénie qui garde les dépouilles mortelles de ma sœur, et de dérober à la tombe la fleur qu'elle y avait plantée, le lis qu'elle avait arrosé de ses larmes ! Eh bien ! chose étrange, incroyable miracle ! l'orage a passé sur sa fille sans briser le marbre qui la couvre, sans briser la fleur qui la couronne.... Oui, j'ai retrouvé sur son trône de gazon le lis symbolique, le lis tant regretté par ma pauvre mère ; je l'ai baisé cent fois en pleurant, je l'ai cueilli d'une main avide.... Il est là, sur mon cœur, et je le garde !

—Louis, s'écria Fleurette après avoir réfléchi un instant, Louis donnez-moi cette fleur !....

—Il vous plaît de la saluer à votre tour, et de l'adorer !

—Il me plaît de la recevoir de vous, mon ami, comme un souvenir de votre estime, comme un présent de votre amitié !

—Prenez-la donc comme un témoignage de ma reconnaissance, et puisse-t-elle vous porter bonheur !.... Je vous donne un trésor qui n'est pas à moi seul, Fleurette ; mais vous avez sauvé le dernier enfant de ma pauvre mère et la joie de ma mère me pardonnera !

—Je la garderai, à votre place, avec un amour, avec un respect, avec une piété bien dignes de votre sœur et bien dignes de votre mère.... Oh ! je vous le jure, je ne perdrai cette fleur qu'en perdant la vie !

A ces mots, Fleurette courut à l'autre bout de la chambre ; elle se glissa dans l'alcôve ; elle prit, dans l'édredon de l'oreiller, un livre de messe dont nous avons parlé au début de cette his-

toire ; elle plaça le lis tumulaire dans ce missel qu'elle referma bien vite, en disant à M. le comte de Figeac :

—Je viens de faire hommage de votre inestimable présent à la mémoire de ma mère ; de cette pieuse façon, la fleur que vous m'avez donnée ne sortira point de la grande famille maternelle !

L'hospitalité offerte au proscrit dura huit jours ; ce qui se passa dans l'oratoire hospitalier de Fleurette, quelles paroles, quels regards, quels soupirs, quels sermens furent échangés entre un jeune homme et une jeune fille, — Dieu seul le sait ! Un matin, presque avant le lever du soleil, Fleurette entra précipitamment dans la chambre de M. de Figeac qui dormait encore.

Votre présence dans cette maison, lui dit-elle, n'est plus un mystère ; on soupçonne, on accuse indistinctement tous les habitans de la rue Basse, même mon père ! On parle de visites domiciliaires. . . . Allons ! voici un déguisement, un peu d'or, un certificat de civisme que j'ai trouvé dans un portefeuille, et en route pour la frontière ! . . .

Le comte de Figeac réussit à s'embarquer à bord d'un navire neutre ; dès ce moment, il ne restait plus à la jeune fille, pour se consoler, qu'une fleur de lis dans un livre de messe ; le souvenir et la prière !

Ce n'est pas tout : un soir, la foule républicaine, qui avait déjà poursuivi M. le comte de Figeac, vint frapper à la porte de Clisson, à la porte de l'agent de police ! . . . La porte de l'agent s'ouvrit aussitôt, au premier cri, au premier coup de hache d'un commissaire du peuple, l'attroupement dont il s'agit se mit à fouiller dans toutes les chambres de cette demeure, sans découvrir le coupable qu'il cherchait, pour le livrer à la justice du pays. Comme ils allaient en finir avec cette perquisition officielle, qui faisait sourire Clisson, ils s'avisèrent de pénétrer hardiment dans la chambre d'une jeune fille ; un homme osa porter sa main profane sur le lit de Fleurette, sur l'oreiller qui soutenait d'ordinaire la plus jolie tête de la ville ; au même instant, on vit rouler sur le parquet de la chambre un livre mystérieux dont les feuilles laissèrent tomber, en s'entr'ouvrant, quelque chose de suspect qui ressemblait à une fleur de lis. . . . Une fleur de lis et un livre de messe ! la religion et la royauté, toutes deux alors en révolte contre la nation ! Il y avait là, pour Clisson et Fleurette, de quoi se faire tuer au moins deux fois ! . . .

On interrogea le père, qui tremblait de peur et de rage, et la fille, qui avait conservé toute sa fermeté, malgré le souvenir d'un dévouement qui était un crime.

—Quel est ce livre ? demanda le commissaire du peuple.

—Il me semble que c'est un livre de messe ! balbutia l'agent de police en écumant.

—Oui, c'est un livre de messe ! répondit Fleurette.

—De qui tiens-tu ce livre ?

—Je ne le tiens de personne, murmura Clisson. . . . Je ne crois qu'au diable !

—Je le tiens de ma mère qui croyait en Dieu ! répliqua la jeune fille ; quant à l'histoire de cette fleur de lis qui vous effraie, c'est un secret, un secret de conscience, et je le dirai à mon confesseur, dès qu'il y aura, comme autrefois, un confessionnal pour les pécheresses repentantes !

—D'ici là, tu iras dire ton secret au tribunal du peuple ?

—Mon cœur m'inspirera !

—La justice te jugera, belle repentie !

—Dieu jugera mes juges !

—Et Dieu te maudira, comme je te maudis ! s'écria Clisson :  
“ à bas les chouans ! à bas les fleurs de lis ! vive la république !

Traduite à la barre d'un tribunal redoutable, Fleurette essaya de raconter l'histoire d'amour que vous venez de lire ; elle n'oublia rien de tout ce petit mystère du cœur, dont les détails se trouvent tout entiers dans les journaux et dans les souvenirs de la révolution ; elle parla des pieuses visites qu'elle rendait chaque jour à l'ombre de sa mère, un livre de messe à la main ; elle parla de ce malheureux aristocrate que la foule poursuivait dans la rue Basse, et qu'elle avait recueilli dans sa maison ; enfin, elle parla de la fleur qu'elle lui avait prisé, et de l'amour qu'elle lui avait donné. . . .

—Oui, s'écria Fleurette sans trembler, mais non sans rougir, je m'accuse d'avoir aimé un gentilhomme, je l'ai caché pendant huit jours, et à l'insu de mon père ; un matin, j'ai réveillé en sursaut M. le comte de Figeac ; je lui ai conseillé de fuir, et moi seule ai protégé sa fuite !

—Ta grâce est dans tes mains, citoyenne ! lui dit avec douceur l'homme du peuple qui présidait le tribunal ; tu dois connaître le nouveau refuge de ce royaliste : où est-il ? où se cache-t-il maintenant ?

—Je l'ignore, répliqua la jeune fille ; mais ce que je puis vous apprendre à coup sûr, c'est qu'il est sauvé !

Quand à Fleurette, c'en était fait de sa vie, elle était perdue ! Près de mourir sur un échafaud, la jeune fille tira de son sein une fleur, la fleur de lis qu'elle avait trouvé le moyen de dérober aux visiteurs révolutionnaires ; elle la glissa, bien secrètement, dans une boucle de ses cheveux ; elle poussa un profond soupir ; elle dit adieu de loin à celui qu'elle avait aimé ; elle baissa la tête . . . et les deux fleurs ensanglantées roulèrent dans le panier du bourreau ! . . . . .

LOUIS LURINE.

